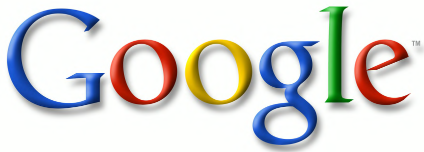
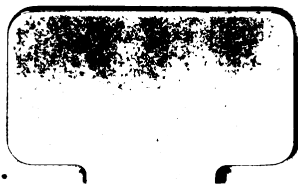



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



Hachette's French Classics.

LE TARTUFFE.

COMÉDIE

PAR

MOLIÈRE.

WITH GRAMMATICAL AND EXPLANATORY NOTES

BY

JULES BUÉ,

Honorary M.A. of Oxford; Taylorian Teacher of French, Oxford; Examiner in the Oxford Local Examinations from 1858; &c.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie.

LONDON: 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W.C.
PARIS: 79, BOULEVARD ST. GERMAIN.

1874.

LONDON:
PRINTED BY RANKEN AND CO., DRURY HOUSE,
ST. MARY-LE-STRAND.

INTRODUCTION.

Molière est de tous ceux qui ont jamais écrit, celui qui a le mieux observé l'homme, sans annoncer qu'il l'observait; et même il a plus l'air de le savoir par cœur que de l'avoir étudié. Quand on lit ses pièces avec réflexion, ce n'est pas de l'auteur qu'on est étonné, c'est de soi-même.

Molière n'est jamais fin ; il est profond : c'est-à-dire que lorsqu'il a donné son coup de pinceau, il est impossible d'aller au-delà. Ses comédies bien lues, pourraient suppléer à l'expérience, non pas parce qu'il a peint des ridicules qui passent, mais parce qu'il a peint l'homme qui ne change point. C'est une suite de traits dont aucun n'est perdu ; celui-ci est pour moi, celui-là est pour mon voisin; et ce qui prouve le plaisir que procure une imitation parfaite, c'est que mon voisin et moi, nous rions de très-bon cœur de nous voir ou sots, ou faibles, ou impertinens, et que nous serions furieux, si l'on nous disait d'une autre façon la moitié de ce que nous dit Molière.

LE TARTUFFE.

C'est le pas le plus hardi et le plus étonnant qu'ait jamais fait l'art de la comédie. Cette pièce en est le *nec plus ultra:* en aucun temps, dans aucun pays, il n'a été aussi loin. Il ne fallait rien moins que le Tartuffe

pour l'emporter sur le Misanthrope; et pour les faire tous les deux, il fallait être Molière. Je laisse de côté les obstacles qu'il eut à surmonter pour la représentation et dont peut-être il n'eut jamais triomphé, s'il n'avait eu affaire à un prince tel que Louis XIV, et de plus s'il n'avait eu le bonheur d'en être particulièrement aimé : je ne m'arrête qu'aux difficultés du sujet. Que l'on propose à un poëte comique, à un auteur de beaucoup de talent, un plan tel que celui-ci : un homme dans la plus profonde misère, vient à bout, par un extérieur de piété, de séduire un honnête homme bon et crédule, au point que celui-ci loge et nourrit chez lui le prétendu dévot, lui offre sa fille en mariage, et lui fait, par un acte légal, donation entière de sa fortune. Quelle en est la récompense? le dévot commence par vouloir corrompre la femme de son bienfaiteur, et n'en pouvant venir à bout, il se sert de l'acte de donation pour le chasser juridiquement de chez lui, et abuse d'un dépôt qui lui a été confié, pour faire arrêter et conduire en prison celui qui l'a comblé de bienfaits.—J'entends le poëte se récrier : quelle horreur ! on ne supportera jamais sur le théâtre le spectacle de tant d'atrocités, et un pareil monstre n'est pas justiciable de la comédie. Voilà, sans doute, ce qu'on eût dit du temps de Molière, et ce que diraient encore ceux qui ne font que des comédies; car d'ailleurs ce sujet, tel que je viens de l'exposer, pourrait frapper les faiseurs de drames, et en le chargeant de couleurs bien noires, ils ne désespéreraient pas d'en venir à bout. Molière seul, *qui n'alla pas jusqu'au drame*, comme l'a dit très sérieusement le très-sérieux M. Mercier, s'avance et dit : c'est moi qui ai imaginé ce sujet qui vous fait trembler, et quand vous en verrez l'éxécution, il vous fera rire, et ce sera une comédie. On

ne le croirait pas s'il ne l'eût pas fait; car à coup sûr, sans lui, il serait encore à faire.

Molière qui croyait que la comédie pouvait attaquer les vices les plus odieux, pourvu qu'ils eussent un côté comique, n'eut besoin que d'une seule idée pour venir à bout de Tartuffe. Il est vrai qu'elle est étendue et profonde, et son ouvrage seul pouvait nous la révéler. —L'hypocrisie, telle que je veux la peindre, est vile et abominable; mais elle porte un masque, et tout masque est susceptible de faire rire. Le ridicule du masque couvrira sans cesse l'odieux du personnage; je placerai l'un dans l'ombre, et l'autré en saillie; et l'un passera à la faveur de l'autre. Ce n'est pas tout: je renforcerai mes pinceaux pour couvrir de comique les scènes où je montrerai mon Tartuffe; je rendrai la crédulité de la dupe encore plus visible que l'hypocrisie de l'imposteur; Orgon trompé seul, quand tout s'unit pour le détromper, en sera si impatientant qu'on désirera de le voir amené à la conviction par tous les moyens possibles; et ensuite je mettrai l'innocence et la bonne foi dans un si grand danger, qu'on me pardonnera d'en sortir par un ressort aussi extraordinaire que tout le reste de mon ouvrage.

C'est l'histoire du Tartuffe.

L'exposition vaut seule une pièce entière: c'est une espèce d'action. L'ouverture de la scène vous transporte sur-le-champ dans l'intérieur d'un ménage, où la mauvaise humeur et le babil grondeur d'une vieille femme, la contrariété des avis et la marche du dialogue font ressortir naturellement tous les personnages que le spectateur doit connaître, sans que le poëte ait l'air de les lui montrer. Le sot entêtement d'Orgon pour Tartuffe, les simagrées de dévotion et de zèle du faux dévot, le

caractère tranquille et réservé d'Elmire, la fougue impétueuse de son fils Damis, la saine philosophie de son frère Cléante, la gaîté caustique de Dorine, et la liberté familière que lui donne une longue habitude de dire son avis sur tout, la douceur timide de Marianne, tout ce que la suite de la pièce doit développer, tout, jusqu'à l'amour de Tartuffe pour Elmire, est annoncé dans une scène, qui est à la fois une exposition, un tableau, une situation. A peine Orgon a-t-il parlé, qu'il se peint tout entier par un de ces traits qui ne sont qu'à Molière.

On peut s'attendre à tout d'un homme, qui arrivant dans sa maison, répond à tout ce qu'on lui dit par cette seule question, *et Tartuffe?* et s'apitoie sur lui de plus en plus, quand on lui dit que Tartuffe a fort bien mangé et fort bien dormi. Cela n'est point exagéré : c'est ainsi qu'est fait ce que les Anglais appellent l'*infatuation*, mot assez peu usité parmi nous, mais nécessaire pour exprimer un travers très-commun. La distinction entre la vraie piété et la fausse dévotion, si solidement établie par Cléante, est en même temps la morale de la pièce et l'apologie de l'auteur.

LAHARPE.

LE TARTUFFE

OU

L'IMPOSTEUR

COMÉDIE

1664

PERSONNAGES.

MADAME PERNELLE, mère d'Orgon.

ORGON, mari d'Elmire.

ELMIRE, femme d'Orgon.

DAMIS, fils d'Orgon.

MARIANE, fille d'Orgon et amante de Valère.

VALÈRE, amant de Mariane.

CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.

TARTUFFE, faux dévot.

DORINE, suivante de Mariane.

M. LOYAL, sergent.

UN EXEMPT.

FLIPOTE, servante de madame Pernelle.

La scène est à Paris, dans la maison d'Orgon.

LE TARTUFFE

OU

L'IMPOSTEUR.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, FLIPOTE.

MADAME PERNELLE.

Allons, Flipote, allons; que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez; ne venez pas plus loin.
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous l'on s'acquitte.
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite?

MADAME PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée:
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée;
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud.

DORINE.

Si....

MADAME PERNELLE.

Vous êtes, ma mie, une fille suivante
Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente;
Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DAMIS.

Mais....

MADAME PERNELLE.

Vous êtes un sot, en trois lettres, mon fils;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère;
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois....

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu! sa sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette!
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort;
Et vous menez, sous chape, un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mère....

MADAME PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite, en tout, est tout à fait mauvaise;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux;
Et leur défunte mère en usoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière; et cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE.

Mais, madame, après tout....

MADAME PERNELLE.

Pour vous, monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime, et vous révère:
Mais enfin, si j'étois de mon fils, son époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous;
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre

Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc; mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS.

Votre monsieur Tartuffe est bien heureux, sans doute....

MADAME PERNELLE.

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique;
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.

S'il le faut écouter et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

MADAME PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire;
Et mon fils à l'aimer vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père, ni rien,
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien:
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte.
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avoit pas de souliers,
Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,
En vienne jusque-là que de se méconnoître,
De contrarier tout, et de faire le maître.

MADAME PERNELLE.

Hé! merci de ma vie! il en iroit bien mieux

Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie :
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

MADAME PERNELLE.

Voyez la langue !

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

MADAME PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être ;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui, mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,
Ne sauroit-il souffrir qu'aucun hante céans ?
En quoi blesse le ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous ?...
(Montrant Elmire.)
Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux.

MADAME PERNELLE.

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites :
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien :
Mais enfin, on en parle ; et cela n'est pas bien.

CLÉANTE.

Hé ! voulez-vous, madame, empêcher qu'on ne cause ?
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.

Et, quand même on pourroit se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné, notre voisine, et son petit époux,
Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toujours sur autrui les premiers à médire :
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie :
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

MADAME PERNELLE.

Tous ces raisonnements ne font rien à l'affaire.
On sait qu'Orante mène une vie exemplaire;
Tous ses soins vont au ciel : et j'ai su par des gens
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable, et cette dame est bonne!
Il est vrai qu'elle vit en austère personne;
Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages :
Mais, voyant de ses yeux tous les brillants baisser,
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De ses attraits usés déguiser la foiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps.

Il leur est dur de voir déserter les galants.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude ;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose, et ne pardonne à rien.
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie
Qui ne sauroit souffrir qu'une autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

MADAME PERNELLE, à Elmire.

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire,
Ma bru; l'on est chez vous contrainte de se taire,
Car madame, à jaser, tient le dé tout le jour.
Mais enfin je prétends discourir à mon tour :
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage ;
Que le ciel au besoin l'a céans envoyé
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé ;
Que, pour votre salut, vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuses paroles ;
Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles :
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées :
Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;
Et, comme l'autre jour un docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune :
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea....

(Montrant Cléante.)

Voilà-t-il pas monsieur qui ricane déjà !
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,

(A Elmire.)

Et sans.... Adieu, ma bru; je ne veux plus rien dire.

Sachez que pour céans j'en rabats la moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pied.
(Donnant un soufflet à Flipote.)
Allons, vous, vous rêvez, et bayez aux corneilles.
Jour de Dieu! je saurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons.

SCÈNE II. — CLÉANTE, DORINE.

CLÉANTE.

Je n'y veux point aller[1],
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller;
Que cette bonne femme....

DORINE.

Ah! certes, c'est dommage
Qu'elle ne vous ouït tenir un tel langage :
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLÉANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée!
Et que de son Tartuffe elle paroît coiffée!

DORINE.

Oh! vraiment, tout cela n'est rien au prix du fils,
Et, si vous l'aviez vu, vous diriez : « C'est bien pis! »
Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage,
Et, pour servir son prince, il montra du courage :
Mais il est devenu comme un homme hébété,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté;
Il l'appelle son frère, et l'aime dans son âme
Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille, et femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent;
Il le choie, il l'embrasse; et pour une maîtresse
On ne sauroit, je pense, avoir plus de tendresse :

1. C'est-à-dire, je ne veux point aller reconduire Mme Pernelle, avec laquelle sont sortis tous les personnages de la première scène, à l'exception de Cléante et de Dorine.

A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis;
Avec joie il l'y voit manger autant que six;
Les bons morceaux de tout, il fait qu'on les lui cède;
Et, s'il vient à roter, il lui dit : « Dieu vous aide ! »
Enfin il en est fou; c'est son tout, son héros;
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
Lui, qui connoît sa dupe, et qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir;
Son cagotisme en tire, à toute heure, des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon;
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jeter nos rubans, notre rouge et nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une *Fleur des Saints*,
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté les parures du diable.

SCÈNE III. — ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLÉANTE, DORINE.

ELMIRE, à Cléante.

Vous êtes bien heureux de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon mari; comme il ne m'a point vue
Je veux aller là-haut attendre sa venue.

CLÉANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement;
Et je vais lui donner le bonjour seulement.

SCÈNE IV. — CLÉANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS.

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,

Qu'il oblige mon père à des détours si grands ;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
Si même ardeur enflamme et ma sœur et Valère,
La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère ;
Et s'il falloit....

DORINE.

Il entre.

SCÈNE V. — ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah ! mon frère, bonjour.

CLÉANTE.

Je sortois, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

(A Cléante.)

Dorine.... Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

(A Dorine.)

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte ?
Qu'est-ce qu'on fait céans ? Comme est-ce qu'on s'y porte ?

DORINE.

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Tartuffe ? Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle !

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avoit perdu madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCÈNE VI. — ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous;
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui;
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point?...

ORGON.

Halte-là, mon beau-frère;
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connois pas, puisque vous le voulez;
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être....

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin.
C'est un homme.... qui.... ah!... un homme.... un homme, [enfin.
Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien;
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon âme;
Et je verrois mourir frère, enfans, mère, et femme,
Que je m'en soucierois autant que de cela.

CLÉANTE.

Les sentimens humains, mon frère, que voilà!

ORGON.

Ah! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église, il venoit, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière;

Il faisoit des soupirs, de grands élancemens,
Et baisoit humblement la terre à tous momens :
Et, lorsque je sortois, il me devançoit vite
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, et de ce qu'il étoit,
Je lui faisois des dons : mais, avec modestie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie.
« C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié;
Je ne mérite pas de vous faire pitié. »
Et quand je refusois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.
Enfin le ciel chez moi me le fit retirer,
Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle :
Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
Un rien presque suffit pour le scandaliser;
Jusque-là qu'il se vint, l'autre jour, accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLÉANTE.

Parbleu! vous êtes fou, mon frère, que je croi.
Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous? Que tout ce badinage....

ORGON.

Mon frère, ce discours sent le libertinage :
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché;
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire :
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,

N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves.
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves :
Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoi! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage,
Égaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnoie à l'égal de la bonne?
Les hommes la plupart sont étrangement faits!
Dans la juste nature on ne les voit jamais :
La raison a pour eux des bornes trop petites;
En chaque caractère ils passent ses limites,
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ORGON.

Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère;
Tout le savoir du monde est chez vous retiré;
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes;
Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.

CLÉANTE.

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré,
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux avec le vrai faire la différence.
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle

Que la sainte ferveur d'un véritable zèle;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilége et trompeuse grimace
Abuse impunément, et se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune
Par le chemin du ciel courir à leur fortune;
Qui, brûlans et prians, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paroître.
Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur est débattu;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine, est traitable :
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,

Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle :
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle;
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON, s'en allant.

Je suis votre valet.

CLÉANTE.

De grâce, un mot, mon frère.
Laissons là ce discours. Vous savez que Valère
Pour être votre gendre a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLÉANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON.

Il est vrai.

CLÉANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne sais.

CLÉANTE.

Auriez-vous autre pensée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obstacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLÉANTE.

Pour dire un mot faut-il tant de finesses?
Valère, sur ce point, me fait vous visiter.

ORGON.

Le ciel en soit loué!

CLÉANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE.

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc?

ORGON.

De faire
Ce que le ciel voudra.

CLÉANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valère a votre foi; la tiendrez-vous, ou non?

ORGON.

Adieu.

CLÉANTE, seul.

Pour son amour je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I. — ORGON, MARIANE.

ORGON.

Mariane.

MARIANE.

Mon père.

ORGON.

Approchez, j'ai de quoi
Vous parler en secret.

MARIANE, à Orgon qui regarde dans un cabinet.

Que cherchez-vous?

ORGON.

Je voi
Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entendre;
Car ce petit endroit est propre pour surprendre.
Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Reconnu de tout temps un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de père.

ORGON.

C'est fort bien dit, ma fille; et, pour le mériter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE.

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte?

MARIANE.

Qui, moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

SCÈNE II. — ORGON, MARIANE, DORINE, **entrant doucement, et se tenant derrière Orgon, sans être vue.**

ORGON.

C'est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille.
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous seroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Hé?

MARIANE.

Hé?

ORGON.

Qu'est-ce?

MARIANE.

Plaît-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon père, que je dise
Qui me touche le cœur, et qu'il me seroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon père, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une vérité;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

MARIANE.

Quoi! vous voulez, mon père?...

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille.

Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela.
(Apercevant Dorine.)
Et comme sur vos yeux je.... Que faites-vous là?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Ma mie, à nous venir écouter de la sorte.

DORINE.

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc! la chose est-elle incroyable!

DORINE.

A tel point
Que vous-même, monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui! oui! vous nous contez une plaisante histoire!

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons!

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à monsieur votre père;
Il raille.

ORGON.

Je vous dis....

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin mon courroux....

DORINE

Hé bien! on vous croit donc; et c'est tant pis pour vous.

Quoi! se peut-il, monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir!...

ORGON.

Écoutez :
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point; je vous le dis, ma mie.

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot :
Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense.
Et puis, que vous apporte une telle alliance?
A quel sujet aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux?...

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien,
Sachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révère.
Sa misère est sans doute une honnête misère;
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puisque enfin de son bien il s'est laissé priver
Par son trop peu de soin des choses temporelles,
Et sa puissante attache aux choses éternelles.
Mais mon secours pourra lui donner les moyens
De sortir d'embarras, et rentrer dans ses biens :
Ce sont fiefs qu'à bon titre au pays on renomme;
Et, tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit; et cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence,
Ne doit point tant prôner son nom et sa naissance;
Et l'humble procédé de la dévotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil?... Mais ce discours vous blesse :
Parlons de sa personne, et laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle un homme comme lui?

Et ne devez-vous pas songer aux bienséances,
Et de cette union prévoir les conséquences?
Sachez que d'une fille on risque la vertu,
Lorsque dans son hymen son goût est combattu;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne;
Et que ceux dont partout on montre au doigt le front
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre!

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons;
Je sais ce qu'il vous faut, et je suis votre père.
J'avois donné pour vous ma parole à Valère :
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin;
Je ne remarque point qu'il hante les églises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être aperçus?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-dessus.
Enfin avec le ciel l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen de tous biens comblera vos désirs,
Il sera tout confit en douceurs et plaisirs.
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,
Comme deux vrais enfants, comme deux tourterelles :
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez;
Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle ? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

ORGON.

Ouais ! quel discours !

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolure,
Et que son ascendant, monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, monsieur, que pour votre intérêt.

ORGON.

C'est prendre trop de soin ; taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit....

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, monsieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah !

DORINE.

Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point !

DORINE.

C'est une conscience
Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés ?...

DORINE.

Ah ! vous êtes dévot, et vous vous emportez !

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises,
Et tout résolûment je veux que tu te taises.

DORINE.

Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON.

Pense, si tu le veux; mais applique tes soins
(A sa fille.)
A ne m'en point parler, ou.... Suffit.... Comme sage,
J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE, à part.

J'enrage
De ne pouvoir parler.

ORGON.

Sans être damoiseau,
Tartuffe est fait de sorte....

DORINE, à part.

Oui c'est un beau museau.

ORGON.

Que, quand tu n'aurois même aucune sympathie
Pour tous les autres dons....

DORINE, à part.

La voilà bien lotie!

(Orgon se tourne du côté de Dorine, et, les bras croisés, l'écoute et la regarde en face.)

Si j'étois en sa place, un homme assurément
Ne m'épouseroit pas de force impunément;
Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON, à Dorine.

Donc de ce que je dis on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON, à part.

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

(Il se met en posture de donner un soufflet à Dorine, et, à chaque

mot qu'il dit à sa fille, il se tourne pour regarder Dorine, qui se tient droite sans parler.)

Ma fille, vous devez approuver mon dessein....
Croire que le mari.... que j'ai su vous élire....

(A Dorine.)

Que ne te parles-tu?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque sotte, ma foi!...

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,
Et montrer pour mon choix entière déférence.

DORINE, en s'enfuyant.

Je me moquerois fort de prendre un tel époux.

ORGON, après avoir manqué de donner un soufflet à Dorine.

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui, sans péché, je ne saurois plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre;
Ses discours insolents m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu.

SCÈNE III. — MARIANE, DORINE

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole?
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé!

MARIANE.

Contre un père absolu que veux-tu que je fasse?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui;
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire;
Et que si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.

Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas :
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?
T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur?
Et sais-tu pas pour lui jusqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter;
Et mes vrais sentiments ont su trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et selon l'apparence il vous aime de même?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble?

MARIANE.

Assurément.

DORINE.

Sur cette autre union quelle est donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort, si l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'est un recours où je ne songeois pas.
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras.
Le remède sans doute est merveilleux. J'enrage
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu! de quelle humeur, Dorine, tu te rends!
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des sornettes,
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu? si j'ai de la timidité.

DORINE.

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardé-je pas pour les feux de Valère?
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père?

DORINE.

Mais quoi! si votre père est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entièrement coiffé
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute à votre amant doit-elle être imputée?

MARIANE.

Mais, par un haut refus et d'éclatans mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe et du devoir de fille?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés?...

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Être à monsieur Tartuffe; et j'aurois, quand j'y pense,

Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux?
Le parti de soi-même est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe ! oh ! oh ! n'est-ce rien qu'on propose?
Certes, monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied;
Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne;
Il est noble chez lui, bien fait de sa personne;
Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri :
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu !...

DORINE.

Quelle allégresse aurez-vous dans votre âme,
Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme!

MARIANE.

Ah ! cesse, je te prie, un semblable discours;
Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.
C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût-on lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau : de quoi vous plaignez-vous
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la baillive et madame l'élue,
Qui d'un siége pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal et la grand'bande, à savoir, deux musettes,
Et parfois Fagotin et les marionnettes ;
Si pourtant votre époux....

MARIANE.

Ah ! tu me fais mourir.
De tes conseils plutôt songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.

Hé ! Dorine, de grâce....

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre fille !

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés....

DORINE.

Point. Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez.

MARIANE.

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée :
Fais-moi....

DORINE.

Non, vous serez, ma foi, tartuffiée.

MARIANE.

Hé bien ! puisque mon sort ne sauroit t'émouvoir,
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir :
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide;
Et je sais de mes maux l'infaillible remède.

(Mariane veut s'en aller.)

DORINE.

Hé ! là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher.... Mais voici Valère, votre amant.

SCÈNE IV. — VALÈRE, MARIANE, DORINE.

VALÈRE.

On vient de débiter, madame, une nouvelle

Que je ne savois pas, et qui sans doute est belle.

MARIANE.

Quoi?

VALÈRE.

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE.

Il est certain
Que mon père s'est mis en tête ce dessein.

VALÈRE.

Votre père, madame....

MARIANE.

A changé de visée:
La chose vient par lui de m'être proposée.

VALÈRE.

Quoi! sérieusement?

MARIANE.

Oui, sérieusement:
Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

VALÈRE.

Et quel est le dessein où votre âme s'arrête,
Madame?

MARIANE.

Je ne sais.

VALÈRE.

La réponse est honnête.
Vous ne savez?

MARIANE.

Non.

VALÈRE.

Non?

MARIANE.

Que me conseillez-vous?

VALÈRE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conseillez?

VALÈRE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon?

VALÈRE.

Sans doute.

Le choix est glorieux, et vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien! c'est un conseil, monsieur, que je reçois.

VALÈRE.

Vous n'aurez pas grand'peine à le suivre, je crois.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner n'en a souffert votre âme.

VALÈRE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, madame.

MARIANE.

Et moi, je le suivrai pour vous faire plaisir.

DORINE, se retirant dans le fond du théâtre.

Voyons ce qui pourra de ceci réussir.

VALÈRE.

C'est donc ainsi qu'on aime! Et c'étoit tromperie
Quand vous....

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie;
Vous m'avez dit tout franc que je dois accepter
Celui que pour époux on me veut présenter :
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALÈRE.

Ne vous excusez point sur mes intentions.
Vous aviez pris déjà vos résolutions;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vrai, c'est bien dit.

VALÈRE.

Sans doute; et votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALÈRE.

Oui, oui, permis à moi : mais mon âme offensée
Vous préviendra peut-être en un pareil dessein,
Et je sais où porter et mes vœux et ma main.

MARIANE.

Ah! je n'en doute point; et les ardeurs qu'excite
Le mérite....

VALÈRE.

Mon Dieu! laissons là le mérite;
J'en ai fort peu, sans doute, et vous en faites foi.
Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi,
Et j'en sais de qui l'âme, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'est pas grande; et de ce changement
Vous vous consolerez assez facilement.

VALÈRE.

J'y ferai mon possible, et vous le pouvez croire;
Un cœur qui nous oublie engage notre gloire;
Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins :
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins;
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce sentiment, sans doute, est noble et relevé.

VALÈRE.

Fort bien; et d'un chacun il doit être approuvé.
Hé! quoi! vous voudriez qu'à jamais dans mon âme
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme,
Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MARIANE.

Au contraire; pour moi, c'est ce que je souhaite;
Et je voudrois déjà que la chose fût faite.

VALÈRE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oui.

VALÈRE.

C'est assez m'insulter,
Madame; et, de ce pas, je vais vous contenter.

(Il fait un pas pour s'en aller.)

MARIANE.

Fort bien.

VALÈRE, revenant.

Souvenez-vous au moins que c'est vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

VALÈRE, revenant encore.

Et que le dessein que mon âme conçoit
N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALÈRE, en sortant.

Suffit : vous allez être à point nommé servie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALÈRE, revenant encore.

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure.

VALÈRE, se retournant lorsqu'il est prêt à sortir.

Euh?

MARIANE.

Quoi?

VALÈRE.

Ne m'appelez-vous pas?

MARIANE.

Moi! Vous rêvez.

VALÈRE.

Hé bien! je poursuis donc mes pas.
Adieu, madame.

(Il s'en va lentement.)

MARIANE.

Adieu, monsieur.

DORINE, à Mariane.

Pour moi, je pense
Que vous perdez l'esprit par cette extravagance;
Et je vous ai laissés tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Holà! seigneur Valère.

(Elle arrête Valère par le bras.)

VALÈRE, feignant de résister

Hé! que veux-tu, Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALÈRE.

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALÈRE.

Non, vois-tu, c'est un point résolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE, à part.

Il souffre à me voir, ma présence le chasse;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE, quittant Valère et courant après Mariane.

A l'autre! Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine; en vain tu veux me retenir.

VALÈRE, à part.

Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice;
Et, sans doute, il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DORINE, quittant Mariane, et courant après Valère.

Encor! Diantre soit fait de vous, si je le veux.
Cessez ce badinage; et venez çà tous deux.

(Elle prend Valère et Mariane par la main, et les ramène.)

VALÈRE, à Dorine.

Mais quel est ton dessein?

MARIANE, à Dorine.

Qu'est-ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, et vous tirer d'affaire.
(A Valère.)
Êtes-vous fou d'avoir un pareil démêlé?

VALÈRE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

DORINE, à Mariane.

Êtes-vous folle, vous, de vous être emportée?

MARIANE.

N'as-tu pas vu la chose, et comme il m'a traitée?

DORINE.

(A Valère.)
Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.
(A Mariane.)
Il n'aime que vous seule, et n'a point d'autre envie
Que d'être votre époux; j'en réponds sur ma vie.

MARIANE, à Valère.

Pourquoi donc me donner un semblable conseil?

VALERE, à Mariane.

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux. Çà, la main l'un et l'autre.
(A Valère.)
Allons, vous.

VALÈRE, en donnant sa main à Dorine.

A quoi bon ma main?

DORINE, à Mariane.

Ah çà! la vôtre

MARIANE, en donnant aussi sa main.

De quoi sert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu! vite, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

(Valère et Mariane se tiennent quelque temps par la main sans se regarder.)

VALÈRE, se tournant vers Mariane.

Mais ne faites donc point les choses avec peine;
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

(Mariane se tourne du côté de Valère en lui souriant.)

DORINE.

A vous dire le vrai, les amans sont bien fous!

VALÈRE, à Mariane.

Oh çà! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?
Et, pour n'en point mentir, n'êtes-vous pas méchante
De vous plaire à me dire une chose affligeante?

MARIANE.

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat?...

DORINE.

Pour une autre saison laissons tout ce débat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.
(A Mariane.) (A Valère.)
Votre père se moque; et ce sont des chansons.
(A Mariane.)
Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrapant du temps, à tout on remédie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie
Qui viendra tout à coup, et voudra des délais;
Tantôt vous payerez de présages mauvais;
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse :
Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui
On ne vous peut lier, que vous ne disiez oui.
Mais, pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,

Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble.
(A Valère.)
Sortez; et, sans tarder, employez vos amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
Nous allons réveiller les efforts de son frère,
Et dans notre parti jeter la belle-mère.
Adieu.

VALÈRE, à Mariane.

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

MARIANE, à Valère.

Je ne vous réponds pas des volontés d'un père;
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère.

VALÈRE.

Que vous me comblez d'aise! Et quoi que puisse oser....

DORINE.

Ah! jamais les amans ne sont las de jaser.
Sortez, vous dis-je.

VALÈRE, revenant sur ses pas.

Enfin....

DORINE.

Quel caquet est le vôtre!
Tirez de cette part; et vous, tirez de l'autre.
(Dorine les pousse chacun par l'épaule, et les oblige à se séparer.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Que la foudre, sur l'heure, achève mes destins,
Qu'on me traite partout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect, ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête!

DORINE.

De grâce, modérez un tel emportement :
Votre père n'a fait qu'en parler simplement.
On n'exécute pas tout ce qui se propose;
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille un peu je lui dise deux mots.

DORINE.

Ah! tout doux! envers lui, comme envers votre père,
Laissez agir les soins de votre belle-mère.
Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit;
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vrai! la chose serait belle.
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander :
Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder,
Savoir ses sentimens, et lui faire connoître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
Son valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.
Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez : on sait vos transports ordinaires,
Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non; je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux! Il vient. Retirez-vous.
(Damis va se cacher dans un cabinet qui est au fond du théâtre.)

SCÈNE II. — TARTUFFE, DORINE

TARTUFFE, parlant haut à son valet, qui est dans la maison, dès qu'il aperçoit Dorine.

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,
Et priez que toujours le ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE, à part.

Que d'affectation et de forfanterie!

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire....

TARTUFFE, tirant un mouchoir de sa poche.

Ah! mon Dieu! je vous prie
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment!

TARTUFFE.

Couvrez ce sein que je ne saurois voir.
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression!
Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte :
Mais à convoiter, moi, je ne suis point si prompte,
Et je vous verrois nu, du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais sur-le-champ vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grâce.

TARTUFFE.

Hélas! très-volontiers.

DORINE, à part.

Comme il se radoucit!
Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble.
Oui, c'est elle en personne, et je vous laisse ensemble.

SCÈNE III. — ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le ciel, à jamais, par sa toute bonté,
Et de l'âme et du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire!

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux.
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE, assis.

Comment de votre mal vous sentez-vous remise?

ELMIRE, assise.

Fort bien; et cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grâce d'en haut;
Mais je n'ai fait au ciel nulle dévote instance
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chère santé;
Et pour la rétablir, j'aurais donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien aise, ici, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même; et, sans doute, il m'est doux,
Madame, de me voir seul à seul avec vous.
C'est une occasion qu'au ciel j'ai demandée,
Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, et ne me cache rien.

(Damis, sans se montrer, entr'ouvre la porte du cabinet dans lequel il s'étoit retiré, pour entendre la conversation.)

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grâce singulière,
Que montrer à vos yeux mon âme tout entière,
Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits
Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement....

ELMIRE.

Je le prends bien ainsi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE, prenant la main d'Elmire, et lui serrant les doigts.

Oui, madame, sans doute; et ma ferveur est telle....

ELMIRE.

Ouf! vous me serrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zèle.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais dessein,
Et j'aurois bien plutôt....

(Il met la main sur les genoux d'Elmire.)

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit : l'étoffe en est moelleuse.

ELMIRE.

Ah ! de grâce, laissez, je suis fort chatouilleuse.

(Elmire recule son fauteuil, et Tartuffe se rapproche d'elle.)

TARTUFFE, maniant le fichu d'Elmire.

Mon Dieu ! que de ce point l'ouvrage est merveilleux !
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux ;
Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.

ELMIRE.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille. Est-il vrai ? dites-moi.

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots ; mais, madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire ;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien ici-bas n'arrête vos désirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles ;
Nos sens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles,
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles ;
Il a sur votre face épanché des beautés
Dont les yeux sont surpris, et les cœurs transportés ;
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.

D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète
Ne fût du noir esprit une surprise adroite;
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô beauté tout aimable,
Que cette passion peut n'être point coupable,
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur;
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;
Mais j'attends en mes vœux tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude;
De vous dépend ma peine ou ma béatitude;
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez; malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration est tout à fait galante;
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, et que partout on nomme....

TARTUFFE.

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme:
Et, lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre, et ne raisonne pas.
Je sais qu'un tel discours de moi paroît étrange:
Mais, madame, après tout, je ne suis pas un ange;
Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes souveraine;
De vos regards divins l'ineffable douceur
Força la résistance où s'obstinoit mon cœur;
Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois;
Et, pour mieux m'expliquer, j'emploie ici la voix.

Que si vous contemplez, d'une âme un peu bénigne,
Les tribulations de votre esclave indigne;
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
Et jusqu'à mon néant daignent se ravaler,
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur avec moi ne court point de hasard,
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
Tous ces galans de cour, dont les femmes sont folles,
Sont bruyans dans leurs faits et vains dans leurs paroles;
De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer;
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer;
Et leur langue indiscrète, en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée;
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale, et du plaisir sans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire; et votre rhétorique
En termes assez forts à mon âme s'explique.
N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur,
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte?

TARTUFFE.

Je sais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grâce à ma témérité;
Que vous m'excuserez, sur l'humaine foiblesse,
Des violens transports d'un amour qui vous blesse,
Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être;
Mais ma discrétion se veut faire paroître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux;

Mais je veux, en revanche, une chose de vous :
C'est de presser tout franc, et sans nulle chicane,
L'union de Valère avecque Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir ;
Et....

SCÈNE IV. — ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS, sortant du cabinet où il s'était retiré.

Non, madame, non ; ceci doit se répandre.
J'étois en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre ;
Et la bonté du ciel m'y semble avoir conduit
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit,
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance
De son hypocrisie et de son insolence,
A détromper mon père, et lui mettre en plein jour
L'âme d'un scélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis ; il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grâce où je m'engage.
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats ;
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi ;
Et pour faire autrement j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner est une raillerie ;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de désordre chez nous.
Le fourbe trop longtemps a gouverné mon père
Et desservi mes feux avec ceux de Valère.
Il faut que du perfide il soit désabusé,
Et le ciel pour cela m'offre un moyen aisé.
De cette occasion je lui suis redevable,
Et pour la négliger, elle est trop favorable :

Ce seroit mériter qu'il me la vînt ravir
Que de l'avoir en main et ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis....

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie.
Mon âme est maintenant au comble de sa joie;
Et vos discours en vain prétendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vider l'affaire;
Et, voici justement de quoi me satisfaire.

SCÈNE V. — ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon père, votre abord
D'un incident tout frais qui vous surprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses,
Et monsieur d'un beau prix reconnoît vos tendresses.
Son grand zèle pour vous vient de se déclarer :
Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer;
Et je l'ai surpris là qui faisoit à madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
Elle est d'une humeur douce, et son cœur trop discret
Vouloit à toute force en garder le secret;
Mais je ne puis flatter une telle impudence,
Et crois que vous la taire est vous faire une offense

ELMIRE.

Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos
On ne doit d'un mari traverser le repos;
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre;
Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre.
Ce sont mes sentimens; et vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit.

SCÈNE VI. — ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô ciel! est-il croyable!

TARTUFFE.

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui jamais ait été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures;
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures;
Et je vois que le ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et comme un criminel chassez-moi de chez vous;
Je ne saurois avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON, à son fils.

Ah! traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté?

DAMIS.

Quoi! la feinte douceur de cette âme hypocrite
Vous fera démentir....

ORGON.

Tais-toi, peste maudite.

TARTUFFE.

Ah! laissez-le parler; vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
Pourquoi sur un tel fait m'être si favorable?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable?
Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?
Non, non : vous vous laissez tromper à l'apparence;
Et je ne suis rien moins, hélas! que ce qu'on pense.
Tout le monde me prend pour un homme de bien;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.

(S'adressant à Damis.)

Oui, mon cher fils, parlez; traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide;
Accablez-moi de noms encor plus détestés:
Je n'y contredis point, je les ai mérités;

Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON.

(A Tartuffe.) (A son fils.)
Mon frère, c'en est trop. Ton cœur ne se rend point,
Traître!

DAMIS.

Quoi! ses discours vous séduiront au point....

ORGON.

(Relevant Tartuffe.)
Tais-toi, pendard. Mon frère, hé! levez-vous de grâce!
(A son fils.)
Infâme!

DAMIS.

Il peut....

ORGON.

Tais-toi.

DAMIS.

J'enrage. Quoi! je passe....

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas!
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON, à son fils.

Ingrat!

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander sa grâce....

ORGON, se jetant aussi à genoux et embrassant Tartuffe.

Hélas! vous moquez-vous?
(A son fils.)
Coquin! vois sa bonté!

DAMIS.

Donc....

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi! je....

ORGON.

Paix, dis-je :

Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous; et je vois aujourd'hui
Femme, enfans, et valets, déchaînés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage :
Mais plus on fait d'efforts afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir,
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main on pense l'obliger?

ORGON.

Oui, traître, et dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah! je vous brave tous, et vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obéisse, et que je suis le maître.
Allons, qu'on se rétracte; et qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds pour demander pardon.

DAMIS.

Qui? moi! de ce coquin, qui, par ses impostures....

ORGON.

Ah! tu résistes, gueux, et lui dis des injures!

(A Tartuffe.)

Un bâton! un bâton! Ne me retenez pas.

(A son fils.)

Sus, que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai; mais....

ORGON.

Vite, quittons la place.

Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCÈNE VII. — ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte personne!

TARTUFFE.

O ciel! pardonne-lui comme je lui pardonne!
(A Orgon.)
Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir....

ORGON.

Hélas!

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon âme un supplice si rude....
L'horreur que j'en conçois.... J'ai le cœur si serré
Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai.

ORGON, courant tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.

Coquin! je me repens que ma main t'ait fait grâce,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.
(A Tartuffe.)
Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte.

ORGON.

Comment! vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, et je voi
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe? Voyez-vous que mon cœur les écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute;
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés.

ORGON.

Non, mon frère, jamais.

TARTUFFE.

Ah! mon frère, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez; il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien! il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez....

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit : n'en parlons plus.
Mais je sais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage
A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouse, et vous ne me verrez....

ORGON.

Non, en dépit de tous vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde est ma plus grande joie;
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
Ce n'est pas tout encor : pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous;
Et je vais, de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon et franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme et que parens.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

TARTUFFE.

La volonté du ciel soit faite en toute chose!

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vite en dresser un écrit :
Et que puisse l'envie en crever de dépit!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — CLÉANTE, TARTUFFE.

CLÉANTE.

Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire.
L'éclat que fait ce bruit n'est point à votre gloire;
Et je vous ai trouvé, monsieur, fort à propos
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose;
Je passe là-dessus, et prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé;
N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son cœur tout désir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un père un fils soit exilé?
Je vous le dis encore, et parle avec franchise,
Il n'est petit ni grand qui ne s'en scandalise;
Et, si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
Et remettez le fils en grâce avec le père.

TARTUFFE.

Hélas! je le voudrois, quant à moi, de bon cœur
Je ne garde pour lui, monsieur, aucune aigreur,
Je lui pardonne tout; de rien je ne le blâme,
Et voudrois le servir du meilleur de mon âme:
Mais l'intérêt du ciel n'y sauroit consentir;
Et, s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
Après son action, qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce entre nous porteroit du scandale:
Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croiroit!
A pure politique on me l'imputeroit;
Et l'on diroit partout que, me sentant coupable,
Je feins pour qui m'accuse un zèle charitable;
Que mon cœur l'appréhende; et veut le ménager

Pour le pouvoir, sous main, au silence engager.

CLÉANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées,
Et toutes vos raisons, monsieur, sont trop tirées.
Des intérêts du ciel pourquoi vous chargez-vous?
Pour punir le coupable a-t-il besoin de nous?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances.
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses;
Et ne regardez point aux jugemens humains,
Quand vous suivez du ciel les ordres souverains.
Quoi! le foible intérêt de ce qu'on pourra croire
D'une bonne action empêchera la gloire!
Non, non, faisons toujours ce que le ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
Et c'est faire, monsieur, ce que le ciel ordonne;
Mais, après le scandale et l'affront d'aujourd'hui,
Le ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLÉANTE.

Et vous ordonne-t-il, monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son père conseille,
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une âme intéressée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appâts.
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas :
Et si je me résous à recevoir du père
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains;
Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,
En fassent dans le monde un criminel usage,
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du ciel et le bien du prochain.

CLÉANTE.

Hé! monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,

Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien,
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mésuse,
Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement que, sans confusion,
Vous en ayez souffert la proposition.
Car enfin le vrai zèle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?
Et, s'il faut que le ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en personne discrète
Vous fissiez de céans une honnête retraite,
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison?
Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homie,
Monsieur....

TARTUFFE.

Il est, monsieur, trois heures et demie :
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt.

CLÉANTE, seul.

Ah!

SCÈNE II. — ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

DORINE, à Cléante.

De grâce avec nous employez-vous pour elle,
Monsieur : son âme souffre une douleur mortelle:
Et l'accord que son père a conclu pour ce soir
La fait à tous momens entrer en désespoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie.
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

SCÈNE III — ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! je me réjouis de vous voir assemblés.
(A Mariane.)
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE, aux genoux d'Orgon.

Mon père, au nom du ciel qui connoît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.
Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au ciel de ce que je vous doi·
Et cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avois pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre;
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant sur moi de tout votre pouvoir.

ORGON, se sentant attendrir.

Allons, ferme, mon cœur! point de foiblesse humaine!

MARIANE.

Vos tendresses pour lui ne me font point de peine;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien,
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien;
J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne :
Mais, au moins, n'allez pas jusques à ma personne;
Et souffrez qu'un couvent, dans les austérités,
Use les tristes jours que le ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! voilà justement de mes religieuses,
Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses!
Debout. Plus votre cœur répugne à l'accepter,

Plus ce sera pour vous matière à mériter.
Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi!

ORGON.

Taisez-vous, vous. Parlez à votre écot.
Je vous défends, tout net, d'oser dire un seul mot.

CLÉANTE.

Si par quelque conseil vous souffrez qu'on réponde....

ORGON.

Mon frère, vos conseils sont les meilleurs du monde,
Ils sont bien raisonnés, et j'en fais un grand cas :
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE, à Orgon.

A voir ce que je vois, je ne sais plus que dire,
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'est être bien coiffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui!

ORGON.

Je suis votre valet, et crois les apparences.
Pour mon fripon de fils je sais vos complaisances;
Et vous avez eu peur de le désavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être crue,
Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport
Il faut que notre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux et l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement;
Et l'éclat, là-dessus, ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages;
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et veut, au moindre mot, dévisager les gens.
Me préserve le ciel d'une telle sagesse!

Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
Et crois que d'un refus la discrète froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin, je sais l'affaire, et ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette foiblesse étrange :
Mais que me répondroit votre incrédulité
Si je vous faisois voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir!

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chansons.

ELMIRE.

Mais quoi! si je trouvois manière
De vous le faire voir avec pleine lumière?...

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme! Au moins, répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi;
Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fît clairement tout voir et tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirois que.... Je ne dirois rien,
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop longtemps dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que, par plaisir et sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE, à Dorine.

Faites-le-moi venir.

DORINE, à Elmire.

Son esprit est rusé,
Et peut-être à surprendre il sera malaisé.

ELMIRE, à Dorine.

Non; on est aisément dupé par ce qu'on aime.
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.
(A Cléante et à Marianne.)
Faites-le-moi descendre. Et vous, retirez-vous.

SCÈNE IV. — ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Approchons cette table, et vous mettez dessous.

ORGON.

Comment!

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table?

ELMIRE.

Ah! mon Dieu! laissez faire;
J'ai mon dessein en tête, et vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je; et, quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voie et qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande :
Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.
(A Orgon, qui est sous la table.)
Au moins, je vais toucher une étrange matière :
Ne vous scandalisez en aucune manière.
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis;
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette âme hypocrite,
Flatter de son amour les désirs effrontés,
Et donner un champ libre à ses témérités.

Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le confondre,
Que mon âme à ses vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée,
D'épargner votre femme, et de ne m'exposer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser.
Ce sont vos intérêts, vous en serez le maître.
Et.... L'on vient. Tenez-vous, et gardez de paroître.

SCÈNE V. — TARTUFFE, ELMIRE, ORGON, sous la table.

TARTUFFE.

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui. L'on a des secrets à vous y révéler.
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,
Et regardez partout, de crainte de surprise.

(Tartuffe va fermer la porte et revient.)

Une affaire pareille à celle de tantôt
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'est vu de surprise de même.
Damis m'a fait pour vous une frayeur extrême;
Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
Pour rompre son dessein et calmer ses transports.
Mon trouble, il est bien vrai m'a si fort possédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée;
Mais par là, grâce au ciel, tout a bien mieux été,
Et les choses en sont dans plus de sûreté.
L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il veut que nous soyons ensemble à tous momens :
Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,
Me trouver ici seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur

Un peu trop prompt peut-être à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage à comprendre est assez difficile,
Madame; et vous parliez tantôt d'un autre style.

ELMIRE.

Ah! si d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!
Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre
Lorsque si foiblement on le voit se défendre!
Toujours notre pudeur combat, dans ces momens,
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentimens.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte.
On s'en défend d'abord, mais de l'air qu'on s'y prend
On fait connoître assez que notre cœur se rend;
Qu'à nos vœux, par honneur, notre bouche s'oppose,
Et que de tels refus promettent toute chose.
C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,
Et sur notre pudeur me ménager bien peu;
Mais, puisque la parole enfin en est lâchée,
A retenir Damis me serois-je attachée?
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur
Écouté tout au long l'offre de votre cœur?
Aurois-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?
Et lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer
A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer,
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,
Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on résout [1]
Vînt partager du moins un cœur que l'on veut tout?

TARTUFFE.

C'est sans doute, madame, une douceur extrême
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime;

1. « Et l'ennui que j'aurais que ce mariage, résolu par Orgon, ne vînt donner à Mariane une part dans une tendresse que je veux garder pour moi tout entière. »

Leur miel dans tous mes sens fait couler à longs traits
Une suavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,
Et mon cœur de vos vœux fait sa béatitude;
Mais ce cœur vous demande ici la liberté
D'oser douter un peu de sa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos si doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
Et planter dans mon âme une constante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE, après avoir toussé pour avertir son mari.

Quoi! vous voulez aller avec cette vitesse,
Et d'un cœur tout d'abord épuiser la tendresse?
On se tue à vous faire un aveu des plus doux;
Cependant ce n'est pas encore assez pour vous?
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.
Nos vœux sur des discours ont peine à s'assurer.
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, madame,
Par des réalités, su convaincre ma flamme.

ELMIRE.

Mon Dieu! que votre amour en vrai tyran agit!
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit!
Que sur les cœurs il prend un furieux empire!
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire!
Quoi! de votre poursuite on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le temps de respirer?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande,

De vouloir sans quartier les choses qu'on demande,
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,
Du foible que pour vous vous voyez qu'ont les gens?

TARTUFFE.

Mais si d'un œil bénin vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le ciel, dont toujours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose;
Et cela ne doit pas retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du ciel on nous fait tant de peur!

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame; et je sais l'art de lever les scrupules.
Le ciel défend, de vrai, certains contentemens;
Mais on trouve avec lui des accommodemens[1].
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces secrets, madame, on saura vous instruire;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon désir, et n'ayez point d'effroi;
Je vous réponds de tout, et prend le mal sur moi.

(Elmire tousse plus fort.)

Vous toussez fort, madame

ELMIRE.

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute; et je vois bien

1. C'est un scélérat qui parle. (*Note de Molière.*)

Que tous les jus du monde ici ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe, est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin, votre scrupule est facile à détruire.
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait;
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.

ELMIRE, après avoir encore toussé, et frappé sur la table.

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder;
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder;
Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre
Qu'on puisse être content, et qu'on veuille se rendre.
Sans doute il est fâcheux d'en venir jusque-là,
Et c'est bien malgré moi que je franchis cela;
Mais, puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincans,
Il faut bien s'y résoudre et contenter les gens.
Si ce contentement porte en soi quelque offense,
Tant pis pour qui me force à cette violence;
La faute assurément n'en doit point être à moi.

TARTUFFE.

Oui, madame, on s'en charge; et la chose de soi....

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,
Si mon mari n'est point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens il est pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment,
Et partout là dehors voyez exactement.

SCÈNE VI. — ORGON, ELMIRE.

ORGON, sortant de dessous la table.

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme!
Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi! vous sortez sitôt! Vous vous moquez des gens.
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor temps;
Attendez jusqu'au bout pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu! l'on ne doit point croire trop de léger.
Laissez-vous bien convaincre avant que de vous rendre;
Et ne vous hâtez point, de peur de vous méprendre.

(Elmire fait mettre Orgon derrière elle.)

SCÈNE VII. — TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE, sans voir Orgon.

Tout conspire, madame, à mon contentement.
J'ai visité de l'œil tout cet appartement;
Personne ne s'y trouve; et mon âme ravie....

(Dans le temps que Tartuffe s'avance, les bras ouverts, pour embrasser Elmire, elle se retire, et Tartuffe aperçoit Orgon.)

ORGON, arrêtant Tartuffe.

Tout doux! vous suivez trop votre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah! ah! l'homme de bien, vous m'en voulez donner!
Comme aux tentations s'abandonne votre âme!
Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme!
J'ai douté fort longtemps que ce fût tout de bon,
Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton :
Mais c'est assez avant pousser le témoignage;
Je m'y tiens, et n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE, à Tartuffe.

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci;
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE, à Orgon.

Quoi! vous croyez?...

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie.
Dénichons de céans, et sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein....

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison :
Il faut, tout sur-le-champ, sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître :
La maison m'appartient, je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours;
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure;
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,
Venger le ciel qu'on blesse, et faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

SCÈNE VIII. — ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel est donc ce langage? et qu'est-ce qu'il veut dire?

ORGON.

Ma foi, je suis confus, et n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment?

ORGON.

Je vois ma faute, aux choses qu'il me dit;
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation.

ORGON.

Oui. C'est une affaire faite.

Mais j'ai quelque autre chose encor qui m'inquiète.

ELMIRE.

Et quoi?

ORGON.

Vous saurez tout. Mais voyons au plus tôt
Si certaine cassette est encore là-haut.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I. — ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Où voulez-vous courir?

ORGON.

Las! que sais-je?

CLÉANTE.

Il me semble
Que l'on doit commencer par consulter ensemble
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette cassette-là me trouble entièrement.
Plus que le reste encore, elle me désespère.

CLÉANTE.

Cette cassette est donc un important mystère?

ORGON.

C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même en grand secret m'a mis entre les mains
Pour cela, dans sa fuite, il me voulut élire;
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,
Où sa vie et ses biens se trouvent attachés.

CLÉANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conscience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence;

Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder
Afin que pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sûreté
A faire des sermens contre la vérité.

CLÉANTE.

Vous voilà mal, au moins si j'en crois l'apparence;
Et la donation, et cette confidence,
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches par vous faites légèrement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages :
Et, cet homme sur vous ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi! sur un beau semblant de ferveur si touchante
Cacher un cœur si double, une âme si méchante!
Et moi qui l'ai reçu gueusant et n'ayant rien....
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien;
J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

CLÉANTE.

Hé bien! ne voilà pas de vos emportemens!
Vous ne gardez en rien les doux tempéramens;
Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre,
Et toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, et vous avez connu
Que par un zèle feint vous étiez prévenu;
Mais, pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien?
Quoi! parce qu'un fripon vous dupe avec audace
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
Vous voulez que partout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui?
Laissez aux libertins ces sottes conséquences :

Démêlez la vertu d'avec ses apparences,
Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture :
Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure;
Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plutôt encor de cet autre côté.

SCÈNE II. — ORGON, CLÉANTE, DAMIS.

DAMIS.

Quoi! mon père, est-il vrai qu'un coquin vous menace?
Qu'il n'est point de bienfait qu'en son âme il n'efface,
Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait de vos bontés des armes contre vous?

ORGON.

Oui, mon fils; et j'en sens des douleurs nonpareilles.

DAMIS.

Laissez-moi, je lui veux couper les deux oreilles.
Contre son insolence on ne doit point gauchir :
C'est à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir;
Et, pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLÉANTE.

Voilà tout justement parler en vrai jeune homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatans.
Nous vivons sous un règne et sommes dans un temps
Où par la violence on fait mal ses affaires.

SCÈNE III. — MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

MADAME PERNELLE.

Qu'est-ce? J'apprends ici de terribles mystères!

ORGON.

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
Je recueille avec zèle un homme en sa misère,

Je le loge, et le tiens comme mon propre frère;
De bienfaits chaque jour il est par moi chargé;
Je lui donne ma fille et tout le bien que j'ai:
Et, dans le même temps, le perfide, l'infâme,
Tente le noir dessein de suborner ma femme;
Et, non content encor de ces lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages,
Me chasser de mes biens où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré!

DORINE.

Le pauvre homme!

MADAME PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment?

MADAME PERNELLE.

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma mère?

MADAME PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

MADAME PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois quand vous étiez petit:
La vertu dans le monde est toujours poursuivie;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui?

MADAME PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déjà que j'ai vu tout moi-même.

MADAME PERNELLE.

Des esprits médisans la malice est extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mère. Je vous di
Que j'ai vu de mes yeux un crime si hardi.

MADAME PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre ;
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, et crier comme quatre ?

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu ! le plus souvent l'apparence déçoit :
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage !

MADAME PERNELLE.

Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable soin
Le désir d'embrasser ma femme !

MADAME PERNELLE.

Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes ;
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON.

Hé ! diantre ! le moyen de m'en assurer mieux ?
Je devois donc, ma mère, attendre qu'à mes yeux
Il eût.... Vous me feriez dire quelque sottise.

MADAME PERNELLE.

Enfin d'un trop pur zèle on voit son âme éprise ;
Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez, je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,

Ce que je vous dirois, tant je suis en colère.

DORINE, à Orgon.

Juste retour, monsieur, des choses d'ici-bas :
Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

CLÉANTE.

Nous perdons des momens en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi! son effronterie iroit jusqu'à ce point?

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette instance possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉANTE, à Orgon.

Ne vous y fiez pas; il aura des ressorts
Pour donner contre vous raison à ses efforts;
Et, sur moins que cela, le poids d'une cabale
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore : armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusque-là.

ORGON.

Il est vrai; mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître,
De mes ressentimens je n'ai pas été maître.

CLÉANTE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'on pût entre vous deux
De quelque ombre de paix raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois su qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matière à tant d'alarmes;
Et mes....

ORGON, à Dorine, voyant entrer M. Loyal.

Que veut cet homme? Allez tôt le savoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir!

SCÈNE IV. — ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, M. LOYAL.

MONSIEUR LOYAL, à Dorine dans le fond du théâtre.

Bonjour, ma chère sœur; faites, je vous supplie,
Que je parle à monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie;
Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

MONSIEUR LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaise,
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

DORINE.

Votre nom?

MONSIEUR LOYAL.

Dites-lui seulement que je vien
De la part de monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE, à Orgon.

C'est un homme qui vient, avec douce manière,
De la part de monsieur Tartuffe, pour affaire
Dont vous serez, dit-il, bien aise.

CLÉANTE, à Orgon.

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme, et ce qu'il peut vouloir.

ORGON, à Cléante.

Pour nous raccommoder il vient ici peut-être :
Quels sentimens aurai-je à lui faire paroître?

CLÉANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater;
Et, s'il parle d'accord, il le faut écouter.

MONSIEUR LOYAL, à Orgon.

Salut, monsieur. Le ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable autant que je désire!

ORGON, bas, à Cléante.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,

Et présage déjà quelque accommodement.

MONSIEUR LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chère,
Et j'étois serviteur de monsieur votre père.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte et demande pardon
D'être sans vous connoître, ou savoir votre nom.

MONSIEUR LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai, depuis quarante ans, grâce au ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur;
Et je vous viens, monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance....

ORGON.

Quoi! vous êtes ici....

MONSIEUR LOYAL.

Monsieur, sans passion.
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vider d'ici, vous et les vôtres,
Mettre vos meubles hors, et faire place à d'autres,
Sans délai ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moi! sortir de céans?

MONSIEUR LOYAL.

Oui, monsieur, s'il vous plaît.
La maison à présent, comme savez de reste,
Au bon monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens désormais il est maître et seigneur,
En vertu d'un contrat duquel je suis porteur.
Il est en bonne forme, et l'on n'y peut rien dire.

DAMIS, à M. Loyal.

Certes, cette impudence est grande, et je l'admire.

MONSIEUR LOYAL, à Damis.

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous;
(Montrant Orgon.)
C'est à monsieur; il est et raisonnable et doux,
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office

Pour se vouloir du tout opposer à justice.

ORGON.

Mais....

MONSIEUR LOYAL.

Oui, monsieur, je sais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion,
Et que vous souffrirez, en honnête personne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici, sur votre noir jupon,
Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.

MONSIEUR LOYAL, à Orgon.

Faites que votre fils se taise ou se retire,
Monsieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE, à part.

Ce monsieur Loyal porte un air bien déloyal.

MONSIEUR LOYAL.

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,
Et ne me suis voulu, monsieur, charger des pièces
Que pour vous obliger et vous faire plaisir,
Que pour ôter par là le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,
Auroient pu procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux?

MONSIEUR LOYAL.

On vous donne du temps;
Et jusques à demain je ferai surséance
A l'exécution, monsieur, de l'ordonnance.
Je viendrai seulement passer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que se coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile

A vider de céans jusqu'au moindre ustensile;
Mes gens vous aideront, et je les ai pris forts
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On ne peut pas user mieux que je fais, je pense;
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON, à part.

Du meilleur de mon cœur je donnerois sur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaisir, sur ce mufle assener
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLÉANTE, bas, à Orgon.

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange
J'ai peine à me tenir, et la main me démange.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous siéroient pas mal.

MONSIEUR LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infâmes,
Ma mie; et l'on décrète aussi contre les femmes.

CLÉANTE, à M. Loyal.

Finissons tout cela, monsieur; c'en est assez.
Donnez tôt ce papier, de grâce et nous laissez.

MONSIEUR LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le ciel vous tienne tous en joie!

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, et celui qui t'envoie!

SCÈNE V. — ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

ORGON.

Hé bien! vous le voyez, ma mère, si j'ai droit;
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons enfin vous sont-elles connues?

MADAME PERNELLE.

Je suis tout ébaubie, et je tombe des nues!

DORINE, à Orgon.

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par là sont confirmés.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme :
Il sait que très-souvent les biens corrompent l'homme,
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous. C'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLÉANTE, à Orgon.

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat;
Et sa déloyauté va paroître trop noire,
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

SCÈNE VI. — VALÈRE, ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

VALÈRE.

Avec regret, monsieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.
Un ami, qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'État,
Et me vient d'envoyer un avis dont la suite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe qui longtemps a pu vous imposer,
Depuis une heure au prince a su vous accuser,
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'État l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.

J'ignore le détail du crime qu'on vous donne;
Mais un ordre est donné contre votre personne;
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLÉANTE.

Voilà ses droits armés; et c'est par où le traître
De vos biens qu'il prétend cherche à se rendre maître.

ORGON.

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal!

VALÈRE.

Le moindre amusement vous peut être fatal.
J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons pas de temps : le trait est foudroyant,
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu sûr je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner jusqu'au bout votre fuite.

ORGON.

Las! que ne dois-je point à vos soins obligeans!
Pour vous en rendre grâce, il faut un autre temps;
Et je demande au ciel de m'être assez propice,
Pour reconnoître un jour ce généreux service.
Adieu : prenez le soin, vous autres....

CLÉANTE.

Allez tôt;
Nous songerons, mon frère, à faire ce qu'il faut.

SCÈNE VII. — TARTUFFE, UN EXEMPT, MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, VALÈRE, DAMIS, DORINE.

TARTUFFE, arrêtant Orgon.

Tout beau, monsieur, tout beau, ne courez point si vite :
Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte;
Et, de la part du prince, on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître! tu me gardois ce trait pour le dernier :
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies,

Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir;
Et je suis, pour le ciel, appris à tout souffrir.

CLÉANTE.

La modération est grande, je l'avoue.

DAMIS.

Comme du ciel l'infâme impudemment se joue!

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne sauroient m'émouvoir
Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre;
Et cet emploi pour vous est fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne sauroit être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable?

TARTUFFE.

Oui, je sais quels secours j'en ai pu recevoir;
Mais l'intérêt du prince est mon premier devoir.
De ce devoir sacré la juste violence
Étouffe dans mon cœur toute reconnoissance;
Et je sacrifierois à de si puissans nœuds
Ami, femme, parens, et moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'imposteur!

DORINE.

Comme il sait, de traîtresse manière,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère!

CLÉANTE.

Mais, s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zèle qui vous pousse et dont vous vous parez,
D'où vient que, pour paroître, il s'avise d'attendre
Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre,
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer

Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE, à l'exempt.

Délivrez-moi, monsieur, de la criaillerie;
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir;
Votre bouche à propos m'invite à le remplir:
Et, pour l'exécuter, suivez-moi tout à l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui? moi, monsieur?

L'EXEMPT.

Oui, vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison?

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
(A Orgon.)
Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude.
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande âme pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue;
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle;
Mais sans aveuglement il fait briller ce zèle,
Et l'amour pour les vrais ne ferme point son cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir surprendre,
Et de piéges plus fins on le voit se défendre.
D'abord il a percé, par ses vives clartés,
Des replis de son cœur toutes les lâchetés.

Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même,
Et, par un juste trait de l'équité suprême,
S'est découvert au prince un fourbe renommé,
Dont sous un autre nom il étoit informé;
Et c'est un long détail d'actions toutes noires
Dont on pourroit former des volumes d'histoires.
Ce monarque, en un mot, a vers vous détesté
Sa lâche ingratitude et sa déloyauté;
A ses autres horreurs, il a joint cette suite,
Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite,
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
Et vous faire, par lui, faire raison de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
D'un souverain pouvoir, il brise les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offense secrète
Où vous a d'un ami fait tomber la retraite;
Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois
On vous vit témoigner en appuyant ses droits,
Pour montrer que son cœur sait, quand moins on y pense,
D'une bonne action verser la récompense;
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien;
Et que, mieux que du mal, il se souvient du bien.

DORINE.

Que le ciel soit loué!

MADAME PERNELLE.

Maintenant je respire.

ELMIRE.

Favorable succès!

MARIANE.

Qui l'auroit osé dire?

ORGON, à Tartuffe, que l'exempt emmène.

Hé bien! te voilà, traître!...

SCÈNE VIII. — MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, VALÈRE, DAMIS, DORINE.

CLÉANTE.

Ah ! mon frère, arrêtez,
Et ne descendez point à des indignités.
A son mauvais destin laissez un misérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plutôt que son cœur, en ce jour,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour ;
Qu'il corrige sa vie en détestant son vice,
Et puisse du grand prince adoucir la justice ;
Tandis qu'à sa bonté vous irez, à genoux,
Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit. Allons à ses pieds avec joie
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie.
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir,
Et par un doux hymen couronner en Valère
La flamme d'un amant généreux et sincère.

FIN DU TARTUFFE.

NOTES.

TARTUFFE.—Molière wrote this word with two *ff*. He is supposed to have taken it from Italian; *Tartufo* is found in the "Malmantile" of Lippi in the sense of "malicious man." The "Malmantile" was circulated in manuscript before "Tartuffe" was published. *Tartufo* is a contraction of *tartufolo*, a truffle.

Tartufe.—Molière has depicted the character of a hypocrite so well in Tartuffe, and has identified it so completely with this personage, that the word has become engrafted into the French language, and is now used figuratively as a common noun; so that we now call a hypocrite *un tartufe* (small *t*, one *f*).

ACT I.

SCENE I.

Page 3 *line* 3—Bru: Daughter-in-law. Etym., Germ. *Braut*, Anglo-Sax. *bryd*, Engl. *bride;* the synonym of bru is belle-fille, more commonly used.

3 4—Façons *(pl.)*: Affectations, ceremonious acts of politeness. Faire des façons, to stand on ceremony.

3 7—Ce ménage-ci: Those goings-on. Ménage, housekeeping, all that is necessary for housekeeping, management. Low Lat. *masnaticum*, *mansionaticum*.

3 9—Oui: Yes indeed, is an answer to the inquiring looks of those present wondering what they can have done to merit the displeasure of Mme. Pernelle.

3 11—Ne . . . rien: Nothing. Lat. *rem*, a thing; Old Fr. *la riens*, the thing. Un homme de rien, a worthless man, a man of no importance; ne savoir rien de rien, *literally*, to know nothing of anything, to be very ignorant; si peu que rien, next to nothing; un rien, tout lui fait peur, a mere nothing, everything frightens him; je n'ai que des riens à vous mander (Mme. de

Sévigné), I have only trifles to write to you about.

Page 3 *line* 11—Parle haut : Speaks loud, with presumption and arrogance. Il a le verbe haut, he speaks presumptuously.

3 12—La cour du roi Pétaud. Le roi Pétaud is said to be the king whom the beggars elected for themselves in the Middle Ages ; as the court of such a king would not be very orderly, "pétaudière" is used for a disorderly assembly, where everybody commands and no one obeys—a bear-garden.

4 1—Mie : Abbreviation of amie, friend.

4 1—Fille suivante : A servant girl, an attendant.

4 2—Forte en gueule : Loud and talkative, too ready with the tongue. Gueule is used for the mouth of carnivorous animals, fishes, &c. ; hence, applied to a human being it becomes an insult.

4 5—Un sot, en trois lettres. Mme. Pernelle specifies the number of letters contained in the word so that her grandson may not mistake that uncomplimentary epithet for any of its homonyms, saut, a leap ; sceau, a seal ; seau, a pail—Lat. *saltus ; sigillum ; sitellus* (*sitella*).

4 6—Grand'mère. Notice that in Old Fr. *grand*, like the Latin *grandis*, had the same form for the masc. and fem., hence grand faim, grand soif, &c., was perfectly correct ; this obvious explanation escaped the notice of the grammarians of the 17th century, Vaugelas amongst others. To explain the apparent anomaly, grand mère, &c., instead of grande mère, &c., they said that the *e* had been cut off for the sake of euphony, and that an apostrophe must be introduced to mark the suppression ; in the 13th century *grand*, *mortel*, *cruel*, *vert*, were of both genders, as *grandis*, *mortalis*, *crudelis*, *viridis* are in Latin.

4 8—Garnement. Old Fr. *garniment*, from garnir, to furnish, to dress ; hence the idea of protection—bon ou mauvais garnement, good or bad protector, good or bad fellow ; used only in a bad sense now, a worthless fellow.

4 11—Sa sœur. Mme. Pernelle intentionally addresses Mariane in that usual way, because Mariane tries to put in a word of defence of her brother ; "sa sœur" implies the idea "No wonder you defend him ; you are his sister, and hence no better than he is."

4 12—Vous n'y touchez pas : You pretend to be very

good. Toucher à, to meddle with. The name *Sainte n'y touche* is given familiarly to a female hypocrite.

Page 4 *line* 12—Doucette : Diminutive of doux, gentle.

4 14—Sous chape (*or* sous cape) : Underhand, secretly. *Cape*, B. Lat. *capa (quia quasi totum capiat hominem)*, from *capere*, to contain, to take. Chape, a cloak with a hood ; the hood drawn over the head prevented the wearer from being seen.

4 16—Qu'il ne vous en déplaise : With all due deference to you, with your leave ; an ironical excuse.

4 19—En usoit : Behaved, acted. Remark *oit* instead of *ait*, as the present spelling would be. In Old Fr. in the imperf. Ind. the conditional and in other words which we now spell *ai*, *oi* was used and pronounced accordingly. In the middle of the 16th century there was a tendency to Italianise the French language, and to soften in certain words sounds considered hard, such as those represented by *oi* ; and hence came *oi* to be pronounced like *ai*. Laurent Joubert, the famous physician of Henri III., and the author of a "Dialogue sur la Cacographie Française," was one of the first to propose to alter the spelling in accordance with the new pronunciation. Racine was the first great classical writer to substitute *ai* for *oi* in verbs. Voltaire, by adopting this new spelling everywhere where pronunciation authorised it, caused it to be generally adopted ; hence this spelling is called "Orthographe de Voltaire."

4 20—Cet état me blesse : This state of things is quite offensive to me.

5 3—Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur : And I say without mincing what I have in my mind. Mâcher, Lat. *masticare*. This metaphor is taken from ruminants who chew the cud.

5 8—Cagot de critique : Bigoted fault-finder.

5 9—Céans : In this house ; ça, here, ens, Lat. *intus*, inside.

5 13—Qu'on ne fasse des crimes. Que . . . ne stands for sans que. Que can be used alone to represent certain compound conjunctions, as : afin que, pour que, jusqu'à ce que, etc. Attendons qu'il vienne, *for*, jusqu'à ce qu'il vienne.

5 14—Il contrôle : He censures, finds fault with.

5 16—Il prétend : He has the intention of.

Page 5 *line* 22—J'en prévois une suite : I foresee that something (unpleasant) will come of it.

5 22—Pied-plat : Mean fellow ; *literally*, flat-footed. The flat-footed conscripts were rejected for the army; hence a useless, bad fellow.

5 27—Deniers means here a very small coin, a farthing. At one time nearly every town of importance had a "denier" of different value : le denier parisis (Paris) ; le denier tournois (Tours). The denier was abolished under Louis XIV.

5 30—Il en irait : Things would go on ; il, impersonal.

6 3—Tout son fait : His whole conduct—all he does.

6 22—Plantés : Stationed, planted as if they would grow there and never leave the place.

7 3—Médisance : Slander. Fr. *médire*, Old Fr. *mesdire*. The particle mé is pejorative in its force. This prefix is the Latin *minus*, which successively assumed the forms *min's*, *mis*, *mes*, *mé*.

7 4—Caquet : Cackle. This, like the English word, is onomatopœic.

7 10—Autrui : Others. Autre comes from *alter*, and autrui from the gen. *alterius* ; in Old Fr. it was only used as the oblique case of autre. Médire sur—we should say now, médire de.

7 14—Et d'y donner le tour . . . : And to put on it the construction which they desire other people to believe it has.

7 15—Des actions . . . autoriser les leurs. Autoriser, to justify, may be followed by *par* or *de;* s'autoriser, by *de* only.

7 21—Ne font rien à l'affaire : Are out of place here.

7 28—A son corps défendant : In spite of herself, because she cannot help it.

8 6—Un chacun, obsolete form for chacun.

8 9—A sevré : Has weaned, has deprived. Sevrer, from Lat. *separare*, to separate ; hence to wean, to separate a child from its nurse.

8 10—Contes bleus : Nonsense, stuff. Probably the same idea as the popular expression, conter des couleurs, to tell falsehoods.

8 12—Tient le dé : *Literally*, holds the die, so that others are unable to throw : engrosses the conversation all day long.

8 15—Chez soi. Molière, with the other authors of the 17th century, used *soi* where we should now use lui, elle, eux ; as a general rule they used *soi* where in Lat. *se* would have been used—"*apud se.*"

8 16—Au besoin : In case of necessity ; *here*, as it was much wanted.

Page 8 *line* 17—Fourvoyé: Gone astray. Lat. *foris*, *viare*.

8 19—Rien qui ne soit. If the relative pronoun refers to some substantive or adverb with a negative sense, such as personne, peu, guère, *rien*, aucun, the verb must be in the subjunctive.

8 30—La tour de Babylone. Mme. Pernelle means Babel. Father Coussin, a Jesuit who died in 1651, says, in his "Cour Sainte":—"Les hommes ont fondé la tour de Babel, et les femmes la tour de babil"; he is probably the Dr. whom Mme. Pernelle misquotes.

9 2—Et qu'il fera beau temps . . . : And I shall not set my foot in your house in a hurry again.

9 3—Et bayez aux corneilles: Gaping like a fool; *literally*, gaping at the rooks as they fly. Bayer, an onomatopœic word; *ba*, expressing the opening of the mouth, with a suffix *itare*.

SCENE II.

9 6—Je n'y veux point aller. Elmire, Mariane, Damis, out of politeness accompany Mme. Pernelle to the door, and that is where Cléante "won't go."

9 7—Encor, in prose is invariably written *encore*, but in poetry the *e* is retained or dropped to suit the measure of the line.

9 10—Ouït, from the defective verb *ouïr*, to hear. In English the cry *Oyez*, or *O yes*, of a public crier to ensure attention, is the 2nd pers. plur. Imperat. of this verb.

9 12—A lui donner ce nom. This construction would not be allowable in prose; the person who does the action expressed by the Infinitive must be the same as the subject of the preceding verb; here we should say "A ce qu'on lui donne ce nom."

9 14—Coiffée: Infatuated. From *coiffe*, a head-dress; il est né coiffé, he was born with a silver spoon in his mouth—born with a caul, a circumstance to which superstition attached an idea of good luck.

9 15—Au prix de, more generally auprès de, in comparison with.

9 17—Nos troubles: Our disturbances; that is to say, "La Fronde," the civil war which for five years disturbed the regency of Anne of Austria and Cardinal Mazarin during the minority of Louis XIV., 1648—53.

10 4—S'il vient à: If he happens to. Venir à, followed

by an Infinitive, points out an unexpected, accidental action or state.

Page 10 *line* 6—A tous coups : At every moment. Tout-à-coup, suddenly; tout d'un coup, all at the same time, at a single stroke; coup sur coup, in close succession, repeatedly; après coup, afterwards, too late.

10 9—En jouir : Make use of, take advantage of him.

10 10—Par cent dehors fardés : By innumerable acts of hypocrisy. Farder is *literally* to rouge.

10 17—Nous rompit : Tore for us with his own hands. We should now prefer *déchira*.

Scene III.

10 25—Pour moins d'amusement : To lose less time; amusement, delay, loss of time.

Scene IV.

10 27—Touchez-lui quelque chose : Say a few words to him about . . .

11 3—Si does not express supposition here, but certainty. "My sister and Valère love one another, and this friend's sister is also dear to me."

Scene V.

11 11—Bien sometimes qualifies the expression, as in this case : Vous voulez bien souffrir, you will allow me, I am sure; sometimes it gives it greater force : Je le crois bien, I should think so.

11 21—Elle eut un grand dégout : She felt very sick.

12 14—Jusques is used before vowels, instead of *jusque*, when in poetry an extra syllable is required, and when in prose it makes the sentence more euphonious.

12 20—Comme il faut : Perfectly well, properly. Un homme comme il faut, a gentleman; *literally*, a man as a man should be.

12 27—Prendre part à : To take interest in, to sympathise with.

Scene VI.

13 4—A-t-on jamais parlé de : Has one ever heard of . . .

13 22—Autant que de cela. Here Orgon is supposed to snap his fingers, or make some other gesture indicative of contempt, to point out how little he would be moved.

Page 14 *line* 1—Il faisait de grands élancements : He burst out in pious raptures.

14 10—De vous faire pitié : To excite your compassion.

14 13—Chez moi me le fit retirer : Prompted me to take him into my house.

14 17—Lui font les yeux doux : Look sweet upon her.

14 25—Que je croi : Now, *à ce que je crois*, I do believe. In Old Fr. the 1st pers. sing. pres. Indic. had no *s*, none having existed in the Latin conjugations; je croi, je voi, *credo*, *video*. In Modern Fr. that person takes *s* in all conjugations except the first : je parle. This additional *s*, which is contrary to etymology, was introduced in the fourteenth century.

14 28—Libertinage. Libertin, in Molière's time, meant freethinking, freethinker.

14 29—Entiché : Tainted with ; en and tache, a stain.

15 5—Il est. Used as *il y a*, there is or there are.

15 8—Qu'on doit suivre à la trace : In whose footsteps one must walk.

15 12—Vous les voulez traiter d'un semblable langage : You will speak of them in the same way.

15 17—La fausse monnoie : Spurious coin. Avez-vous de la monnaie? have you any coin.

15 23—Pour la vouloir outrer : Because they exaggerate it. Outrer, from outre, Lat. *ultra*.

16 2—Aussi ne vois-je rien. After such expressions as, aussi, ainsi, tel, &c., it is more elegant to place the subject after the verb.

16 3—Plâtré : *Literally*, plastered over ; hence false. Compare "whitened sepulchres."

16 4—Francs charlatans : Thorough humbugs. Dévots de place, affected bigots always ready to show off. Valets de place were servants who on market-days went to the public place to try and attract attention and get somebody to hire them ; hence dévots de place, people who parade their devotion publicly.

16 6—A leur gré : At their pleasure. Gré, Lat. *gratum*.

16 11—Clins d'yeux : Eye-play. Clin, verb cligner, to wink, to move the eye ; Lat. *clino*.

16 19—Fier : Here, savage, fierce ; a meaning closer to that of its etymology (Lat. *ferus*, wild) than the usual meaning, proud.

16 22—Savoir bon gré : To take kindly ; savoir mauvais gré, to take ill.

16 38—A chez eux peu d'appui : Finds very little support in them, has very little weight with them.

17 4—Acharnement : Fury, from acharner, to give to dogs, birds of prey, &c., a taste for flesh—a

and chair, Lat. *caro*—hence, eager after prey, ravenous.

Page 17 *line* 18—Pour être votre gendre a parole de vous: Has received from you a solemn promise that he should be your son-in-law. Compare "a prisoner on parole." Low Lat., *parabola*, from the Greek.

17 20—Vous aviez pris jour: You had appointed, fixed, a day.

17 24—Auriez-vous means more than avez-vous, which would be a simple question; the conditional here expresses doubt and astonishment at the same time: can it be that you have . . . ? I can hardly believe that you have.

18 4—Selon, *for*, c'est selon, that depends.

18 8—Que lui reporter: What answer must I carry back to him. Faut-il is frequently understood after que, the indeterminate relative pronoun. Ex. Que dire? Que faire?

18 15—La tiendrez-vous? Will you keep it (your promise)? Usually tenir sa parole, sa promesse; but compare Lat. *fidem servare.*

18 16—Une disgrâce: A disappointment.

ACT II.

Scene I.

Page 19 *line* 3—De quoi: Something. Notice, "il a *de quoi* vivre," he has enough to live upon; "Je vous demande pardon." "Il n'y a pas *de quoi*," I beg your pardon. Don't mention it; "Ne vous inquiétez pas, il n'y a pas *de quoi*." Do not make yourself uneasy, there is no reason to do so.

19 9—Or sus, nous voilà bien: Now then, we are all right. Or, Old Fr. ores, from Lat. *hora*. Sus, Lat. *susum*, *sursum*. Courre (old form of courir) sus, to pounce upon; en sus, moreover, over, extra; en sus de, besides.

19 15—Où: Represents the idea, avoir soin de contenter mon père; Molière in his prose as well as in his poetry frequently uses où in cases in which modern grammarians would condemn it, but where, nevertheless, the meaning is clear and the expression concise.

Scene II.

Page 21 *line* 5—A nous venir écouter de la sorte : Since you are urged by it to come and listen to us in this way.

21 18—Ne croyez point à monsieur votre père: Do not believe your father. We should say now ne croyez point votre père. Croire *à* more generally means to believe in the existence of; croire *en* means the same, but implies greater and firmer belief than croire à. Ex. : Il croit aux revenants, he believes in ghosts. Nous croyons en Dieu, we believe in God.

21 21—Vous avez beau faire : Do what you will (you won't be believed). Avoir beau, followed by an Infinitive, means that what is expressed by the Infinitive is done or suffered in vain. Compare the English expression "It is all very fine."

22 9—N'est point l'affaire d'un bigot : Has nothing to do with a bigot, would not suit a bigot at all. Notice : Il est à son affaire, he is in his own element; ceci fait-il votre affaire? does this suit you?

23 5—Y : *i.e.*, dans son hymen.

23 25—Est le mieux du monde : Is on the best possible terms.

23 28—Tout confit en, all made up of.

24 2—Ouais : What! Familiar interjection expressing surprise.

24 3—Encolure : Neck, the setting of the neck and shoulders in a horse and other animals; hence the appearance, look. Il en a l'encolure (familiarly), he looks it all over.

24 7—Où vous n'avez que faire : Where you have no business; *nihil habes quod facias.*

24 15—Brocards : Taunts, scoffs. "Étym., Il y a dans le bas-latin, *brocarda*, *brocardicum*, *brocardicorum opus*, qui signifient sentences de droit contenues dans un ouvrage que compila, dans le XIe. siècle, *Burchard*, évêque de Worms. Burchard ou Brocard donna son nom au livre, burcardus, aux sentences brocardiques; et les sentences mêmes ont donné, par extension et plaisanterie, leur nom aux *brocards*, paroles moqueuses."—(Littré.)

24 15—Un chacun : Everyone, each one. *Chacun un* would mean one each.

24 17—C'est une conscience: (*For*, un cas de conscience, matter of conscience) It would be a shame to . . . ; my conscience would prick me if . . .

Page 25 *line* 7—Damoiseau : A fop; damoiseau *or* damoisel, which has given the feminine damoiselle *or* demoiselle, as nouveau, nouvel, has given nouvelle, was the title given to young noblemen who were not "chevaliers" (knights); hence fop, spark. Damoiseau is derived from the Low Lat. *dominicellus*, the diminutive of *dominus*.

25 10—Que. Orgon goes on without paying any attention to Dorine's interruption, so that *que* belongs to de sorte; de sorte que, in such a manner that . . .

25 12—Lotie: From lotir, to dole out shares, lots. La voilà bien lotie! What a good bargain that will be for her! How lucky she ought to consider herself!

25 17—On ne fera nul cas: No notice will be taken. Faire cas de, to value, to esteem, to have regard for.

26 3—Que, for pourquoi, why. Que ne m'aviez-vous dit cela? Why did you not say so?

26 8—Quelque sotte: Not such a fool. Elliptical expression: *Quelque* autre que moi serait assez *sotte* pour parler.

26 14—Hors d'état de: Unfit to; en état de, fit to, able to.

SCENE III.

26 18—Je fasse votre rôle; Play your part.

27 11—A fait pour vous des pas: Has taken steps about you, has made overtures. We now say faire des démarches, to take steps, to make an application.

27 20—Ont su trop éclater: Have shown themselves but too readily. This construction with savoir makes the sentence less abrupt and more elegant in verse than the simpler one ont trop éclaté. Compare je ne saurais vous dire, I could not tell you; vous ne sauriez croire, you will hardly believe.

28 11—Dans l'occasion: Here, at the critical moment. Dans l'occasion, par occasion, á l'occasion, occasionally; d'occasion, second-hand.

28 16—Bourru fieffé: A regular bear. Bourru, *adj.*, used here as a *subst.*, surly fellow; fieffé, who has a fief. Un noble fieffé, was a nobleman with both a title and a fief; hence, nowadays, fieffé, joined to uncomplimentary epithets, gives greater force to the expression: Un fou, un

voleur, un coquin fieffé, a perfect madman, a regular thief, a downright scamp.

Page 28 *line* 24—Par le monde: All over the world, before everybody.

29 5—A bien prendre la chose: To look at the thing in the right light.

29 6—Qui se mouche du pied: To be despised, trifled with, a common ordinary man. Se moucher, to blow one's nose. It was a common trick with mountebanks to stand on one foot, and to pass the other, supported by their hands, rapidly under their nose; hence, Il ne se mouche pas du pied, he is no mountebank, he is a serious man, not to be trifled with.

29 7—Heur: Luck, good fortune; derived from the Lat. *augurium* (*avis*, a bird, and the root of *garrire*, to chatter; Sanskrit *gar* or *gri*, to cry).

29 19—Voulût-on: Even if they wished. More concise and more expressive than "si on voulait"; *si* is left out, the verb is in the Subj., and the pronoun is placed after.

29 26—La baillive, l'élue: The wife of the "bailli" and that of the "élu." *Baillis seigneuriaux*, magistrates appointed by the lord of the manor. *Elus*, magistrates having the management of the tax called tallage, and originally elected by the people.

29 29—A savoir: Namely. The complete expression was faire *assavoir*; the latter verb being an Old Fr. verb, now written *savoir*.

29 30—Fagotin: A name for performing monkeys.

30 7—Vous en tâterez: You must have him, you are bound to marry him.

30 10—Tartuffiée: Made Tartuffe's own. A verb coined by Dorine from the name of Tartuffe.

30 16—Nonobstant tout: In spite of everything. Lat. *non* and *obstare*, to oppose.

Scene IV.

30 21—Madame. In tragedies and comedies unmarried ladies are addressed as *Madame*.

31 7—A changé de visée: Has changed his mind. Visée, past part. of viser, from Lat. *visum*, supine of *videre*, voir.

32 3—Vaut bien qu'on l'écoute: Is well worth considering. Ecouter, to listen to; hence, to examine, to consider.

33 7—Vous en faites foi: You bear testimony to it, you prove it (by rejecting me for another).

Page 33 *line* 8—J'espère *aux* bontés. Molière often uses *au* and *aux* where we should now use *dans le*, *dans les*, or *en les*, as in this case.

33 16—Si l'on n'en vient à bout : If one does not succeed. Venir à bout de, *literally*, to get to the end of . . .

33 20—Fort bien : Most certainly.

34 10—A point nommé : Just as you wish, as you appoint.

34 11—Tant mieux should not always be translated by "so much the better." Tant mieux means also, "I am very glad"; tant pis, "I am very sorry."

34 13—A la bonne heure : That's all right.

35 14—Lui quitter la place : *Literally*, give up the place to him, rid him of my presence.

35 15—A l'autre ! Here goes another !

35 21—Diantre. Euphemism to disguise the word diable. Diantre soit fait de vous, the deuce take you.

35 21—Si, je le veux. Si, yes, *or*, you must. *Si* is used instead of *oui*, when the speaker wishes to destroy a preceding negative. "Vous ne reviendrez pas," you won't come back; "Si," (or, si fait), yes, I shall. Here Dorine wants to bring Valère back, but he resists so much as to say, "I will not come back," and Dorine answers "*si*," yes, you shall.

35 22—Çà : Here ; çà et là, here and there. The grave accent distinguishes it from *ça*, short for *cela*.

37 1—Peine : Reluctance.

37 16—Tirer en longueur : To protract, to put off indefinitely.

37 18—*Vous payerez de* quelque maladie : *You will give as an excuse* . . .

37 21—Vous aurez fait : *For*, vous direz que vous avez fait.

38 11—Quoi que puisse : Whatever may . . . Do not confound quoi que in two words and quoique, although, in one.

ACT III.

Scene I.

38 18—Faquin : A coxcomb ; formerly street porter ; used now only as a term of insult. Italian *facchino*, a porter.

Page 38 *line* 20—Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête : And if I don't do some rash act.

39 4—Le chemin est long du projet à la chose : There is many a slip twixt the cup and the lip.

39 16—Faire naître : Give rise to.

39 17—S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir : If he intends to be at all favourable to this plan, to give encouragement to this project ; that is to say, Orgon's intention of marrying his daughter to Tartuffe.

39 19—Il s'en allait descendre : He was on the point of coming down. S'en aller generally means to go away ; Molière often uses it instead of "aller."

40 1—Discipline : A whip used by monks to chastise themselves with. Donner la discipline à quelqu'un, to scourge a person.

40 9—Prenez-moi ce mouchoir : Pray take this handkerchief. *Moi*, here, is expletive ; yet *prenez-moi* is not the same as *prenez ; moi* adds to it the idea of, *do it for my sake, or*, pray do it ; *or again*, follow my advice, and take . . .

40 11—Que je ne saurais voir : Which I cannot bear to see.

40 21—Vous quitter la partie : Retire ; *literally*, leave the game to you. *Quitter la partie* is to acknowledge that your adversary has won the game ; hence, *to retire.*

40 23—Je *n*'ai *seulement qu*'à vous dire : I have *only but* to tell you. Dorine here is guilty of a pleonasm.

41 3—Je suis toujours pour ce que j'en ai dit : I still stick to what I said about it ; *i.e.*, that Tartuffe felt tenderly towards Elmire.

Scene III.

41 7—Toute bonté : Supreme kindness ; a word formed in imitation of toute-puissance, omnipotence.

42 3—Nous éclaire : Is watching us ; hence, éclaireur, a scout.

42 14—*Ne* sont *pas* envers vous l'effet d'*aucune* haine. *Aucun* had formerly the affirmative sense of *some, any ;* but it is now used negatively with *ne*, without *pas*.

43 3—Point : Lace, embroidery.

43 7—On tient que : They say that, it is believed (they hold it true that).

43 9—Il m'en a dit deux mots : He did just mention it.

43 10—Après quoi : *For* après lequel ; *quoi* is mostly

used now as an indefinite pronoun, but in the seventeenth century authors constantly used it as Molière does here in reference to a noun preceding.

Page 43 *line* 27—Une ardente amour; *amour* is now masc. in the sing., and fem. in the plural. In Molière's time *amour* in the sense of *love* was fem. in the sing. N.B.—Amours, in the plural, in the sense of "the Loves" is masc.

44 2—Noir esprit: Evil spirit.

44 2—*Adroite* and *secrète* rhymed perfectly in Molière's time, adroite being pronounced *adrouète;* they do not rhyme now, because the pronunciation has changed.

44 4—A faire mon salut: To ensure my salvation. Faire son salut, to live in such a way as to deserve eternal happiness.

44 18—Un peu bien surprenante: Somewhat, rather surprising.

44 28—Vous en prendre à: Lay the blame on.

44 30—Intérieur: Inmost heart.

45 1—Que si (for *s'il arrive que*): If it should happen that; — s'il faut que (l. 3), has the same meaning.

45 4—Néant: Nothingness, unworthiness. Néant, Lat. *nec*, not, *ens*, *entis*, a being. Fainéant, he who does nothing, an idler; néanmoins, nothing less, nevertheless; anéantir, to annihilate, to reduce to nothing.

45 4—Se ravaler: Lower themselves. Ravaler, from *re* and *aval*, Lat. *ad vallem*, to the valley, hence se ravaler, to lower one's self. En amont (*ad montem*) d'une rivière, against the stream; en aval, with the stream. Avalanche, a mass of snow which comes (*ad vallem*) down from the mountain into the valley. It was late in the history of the language that *avaler* assumed the restrictive sense of to swallow.

45 11—Se targuer: To brag. Targuer, from the substantive *targe*, a shield, a target; se targuer de quelquechose, *literally*, to use something as a shield, to put defiantly forward, to boast of.

45 16—Avec qui. The antecedent of qui is [illegible]; we should say now "avec lequel"; this is another of the numerous instances in which Molière avoids using lequel. *Qui* after a preposition can only be used in reference to a person.

45 28—Vous ferez grâce à: You will forgive; faire grâce de, to let off, to spare.

Page 45 *line* 29—Sur : *Here*, in consideration of, on account of.

45 34—Se faire paroître, se montrer : To show itself; expression in use in the seventeenth century. Paroître, derived from the Low Lat. *parescere*, the frequentative of *parere*, which accounts for the circumflex.

46 3—Avecque, much used in Molière's time for avec, particularly in verse; the *que* is an addition not justified by the etymology : Old Fr. *avoc*; Lat. *apud* and *hoc*.

SCENE IV.

46 17—Ne m'en dédites pas : Do not contradict me.

46 28—Desservi mes feux : Thwarted my love ; desservir, *des*, a particle with a negative force, and *servir*, to serve.

47 5—Au comble de : At the summit of ; Lat. *cumulus*, a heap. Les combles, in architecture, the false roof; décombres, heap of rubbish.

SCENE V.

47 13—Et monsieur : And this gentleman. Monsieur, *mon* and *sieur*, corruption of seigneur, Lat. *seniorem*, in Old French *sire* (Engl. *sir*), was the subjective, and seigneur the objective case.

47 15—Il ne va pas à moins qu'à : It aims at nothing less than to.

47 19—A toute force: At all hazards, absolutely. A force de, by dint of; *à force de* forger on devient forgeron, *fabricando fit faber*.

47 27—Crédit : Influence. Notice : This does you credit, ceci vous fait honneur ; I give him credit for anything, je le crois capable de tout ; I get no credit for it, personne ne m'en sait gré.

SCENE VI.

48 5—Ordures : *Here*, corruption. Ordure, from Old Fr. adjective *ord*, dirty, derived from Latin *horridus*, repulsive, dirty.

48 8—Reprendre : *Here*, to accuse.

48 9—Je n'ai garde de, I do not at all wish to . . . I would not for the world . . .

48 29—Traitez-moi de perfide : Call me perfidious. Notice the expression *traiter quelqu'un de*, to give some one the name of, to call ; it is not to be confounded with *traiter en*, to treat like ; traiter en roi, to treat like a king.

Page 50 *line* 13—Dès ce soir: This very evening. Dès, Lat. *de* and *ex*; the grave accent distinguishes it from des, of the, and indicates contraction.

50 16—Qu'on se rétracte: Retract what you have said (eat your words). Orgon, very irate against his son, addresses him by the indefinite pronoun, as if he considered him unworthy of a direct appeal.

50 21—Sus: Be off. Sus, *here*, is an interjection.

SCENE VII.

51 4—Envers: *Here*, in the eyes of; *literally*, towards or to—Lat. *in* and *versus*; similar in formation to toward, from Anglo Sax. *to* and *ward*, signifying direction.

51 6—Le seul penser: The very thought; Infinitive used as a substantive—

> Et le financier se plaignait
> Que les soins de la Providence
> N'eussent pas fait vendre au marché *le dormir*
> Comme *le manger* et *le boire*.
> —LA FONTAINE.

52 2—Surprendre l'âme: *Here*, to influence the mind.

52 6—Il y va de ma vie: My life is at stake; Lat. *agitur de*.

52 16—Le monde, synonymous with les gens, people.

52 20—En fort bonne manière: In due form, in the correct legal way; so that no mistake may arise.

ACT IV.

SCENE I.

53 1—Oui: *Here*, indeed. Oui, Old Fr. *oïl*, Lat. *hoc illud*. La langue d'oïl, Northern French; la langue d'oc, Southern French; la langue de si Italian; la langue de ja, German.

53 2—L'éclat que fait ce bruit: The scandal caused by this rumour (the quarrel between father and son on Tartuffe's account).

53 3—Fort à propos: Very seasonably. The *t* of fort, adverb synonymous with très, is always joined to the following vowel; but the *t* of fort, the adjective, is *not* joined, except in the locution *fort et ferme*, with might and main.

Page 53 *line* 6—Et prends au pis la chose: And I look at it in the worst light, I put the worst construction on it. Pis, adverb, Lat. *pejus;* pire, the adjective, Old Fr. *peor*, *pejur*, Lat. *pejorem*.

53 9—N'est-il pas d'un chrétien: Does it not become a Christian? Compare Latin idiom.

53 11—Démêlé: Quarrel. Démêler, to disentangle; dé and mêler, Old Fr. *mesler*, Low Lat. *misculare*, Lat. *miscere*.

53 19—Quant à moi: As for me, as far as I am concerned. Lat. *quantum ad me (pertinet)*.

53 26—Commerce: Intercourse. Lat. *cum* and *mercem* (acc. of *merx)*, merchandise; by extension, social intercourse.

54 2—Excuses colorées: Sham excuses. Sous couleur de, under pretence of.

54 3—Tirées: Far-fetched, from tirer, to draw. Notice tiré de loin, *or*, tiré par les cheveux, far-fetched.

54 8—Ne regardez point à: Take no heed of, do not trouble yourself about.

54 13—Ne nous brouillons l'esprit de: Let us not puzzle our brains with . . .

55 1—Juste héritier: Legitimate heir.

55 6—J'admire seulement que: I only wonder that . . ., It is a wonder to me that . . .

55 9—Qui montre à dépouiller: Which teaches to plunder. Compare, Show me how to do that, montrez-moi à faire cela.

55 10—S'il faut que: *Here*, if it is a fact that . . .

Scene II.

55 22—Employez-vous pour elle: Use your influence in her favour.

55 24—Accord: Agreement.

55 27—De force ou d'industrie: By strength or by skill. Remark here the preposition *de* expressing manner, synonymous with *par*. The French *industrie* must not be rendered by *industry* in English; the word industry is travail, application, persévérance, in French.

Scene III.

56 6—Relâchez-vous un peu des droits de la naissance: Abate in some measure from a father's rights. Relâcher, re and lâcher, Old Fr. *lascher*, Lat. *laxare;* the *ch* of lâcher represents the *k* or *c*

contained in the Lat. *x* (as well as *s*); this change of the Latin *c* into a Fr. *ch* is frequent: *campus*, champ; *canis*, chien; *capra*, chèvre; *camera*, chambre, &c. The *x* being equivalent to *cs*, the French word ought to be *lachser*, but the *c* and *s* have been transposed, and the word has become *lascher*, now lâcher. In proof of this transposition, one need only listen to children or uneducated people pronouncing such words as rixe, luxe; they pronounce *risk*, *lusk*.

Page 56 *line* 26—Ah! voilà justement de mes religieuses, lorsqu'un père . . .: That's the way with girls whose father . . ., a fine sort of nuns, indeed, they would make.

57 5—Parlez à votre écot: Mind your own business. Ecot, Old Fr. *escot*, English *scot*, German *schatz*, all having the meaning of tax, imposition; payer son écot, to pay one's share of a feast, hence *écot*, people who eat together at an inn; parlez à votre écot, speak to your company, you have nothing to do with us, mind your own business.

57 6—Tout net: Most decidedly, flatly. Net, Provençal *nede*; Lat. *nitidus*, from *niteo*, to shine; Engl. *neat*.

57 9—J'en fais un grand cas: I set great value upon them.

57 13—Bien prévenu de lui: Much prejudiced in his favour.

57 20—D'autre manière émue: Much more excited, affected; *literally*, in another manner, in a different degree.

57 22—Il faut que notre honneur se gendarme si fort: Must we get so angry and take up arms to defend our honour? Gendarme, gens d'arme, armed policeman. Se gendarmer, to fly into a passion without reason.

58 4—Et ne prends point le change: And am not to be thrown off the scent, deceived. Les chiens prennent le change, when they change the fox, hare, or any animal which is being hunted, for another; donner le change, to put on a wrong scent, to deceive.

58 10—Chansons: Nonsense.

58 13—Contes en l'air would necessarily have as unstable foundations as "castles in the air," and be but stuff and nonsense.

58 23—Par plaisir: For the fun of the thing.

SCENE IV.

Page 59 *line* 16—Que je crois : *for* à ce que je crois, as far as I think.

59 17—Au moins generally means at least, but it is not unfrequently used to call attention, and it answers to the English expression, "now, mind!"

60 10—Tenez-vous : Keep quiet.

SCENE V.

61 12—On s'en défend d'abord, mais de l'air qu'on s'y prend on fait connoître assez . . . : We resist at first, but the way we do so shows sufficiently. . . .

61 27—Que : *for* autre chose que, except, unless it be.

62 4—Et mon cœur de vos vœux fait sa béatitude : And it is my heart's delight to accomplish your wishes.

62 11—Qu'un peu de : *for* avant qu'un peu de.

62 19—Et l'on ne peut aller jusqu'à . . . : And one cannot succeed in . . .

62 20—Qu'aux dernières faveurs : *for* à moins qu'aux.

62 22—Nos vœux sur des discours ont peine à s'assurer : Our wishes can hardly be satisfied with words.

62 31—Que sur les cœurs il prend un furieux empire : What irresistible power it assumes over the heart!

63 12—Vous : For you ; Lat. Dativus Commodi.

63 15—Mais on trouve avec lui des accommodemens : But one can effect a compromise with it. Molière, who takes great care in his preface to "Tartuffe" and in the play itself to point out that he attacks hypocrisy and not true religion, reminds once more the reader of this by the following note to this celebrated verse, "C'est un scélérat qui parle."

63 19—Avec la pureté de notre intention : Molière here alludes to the famous doctrine of directing the intention, which Pascal exposes in his seventh "Lettre à un Provincial."

63 27—C'est un rhume obstiné : Elmire's coughing was intended as a warning to her husband, a kind of entreaty for him to come out of his hiding-place and put an end to this conversation, but Orgon seemingly is not sufficiently convinced and does not move ; Elmire's remarks about her supposed cold are really applied to her husband.

Page 64 *line* 12—Qu'on puisse être content, etc., is also "à double entente," it has a double meaning, and is addressed indirectly to Orgon, who still remains unmoved by all that he has heard.

64 22—On s'en charge : I take it upon myself. Remark the use of the indefinite pronoun here ; it implies that Elmire need not trouble herself about it at all, some one will see to it, she need not even know who.

64 27—De tous nos entretiens il est pour faire gloire : He is inclined to be proud of our intercourse. Compare with the English, "I am for staying at home."

64 28—Je l'ai mis au point de : I have brought him so far as to . . .

SCENE VI.

65 4—Rentrez sous le tapis : Go back under the tablecloth.

65 8—Trop de léger : *For* trop légèrement, too easily ; Italian, *di leggiero.*

SCENE VII.

65 16—Vous m'en voulez donner : You want to rob me of my wife. En donner, en donner d'une, to deceive ; the complete expression is probably the one found in Molière's "l' Etourdi" : "Ce bon apôtre, qui m'en veut donner d'une et m'en jouer d'une autre," this good fellow, who says one thing and does another.

65 21—Mais c'est assez avant pousser le témoignage ; je m'y tiens : But you have gone quite far enough in your proof ; I am satisfied.

66 2—On m'a mise au point de : I was induced to go as far as to treat you in this way.

66 5—Dénichons de céans : Leave this place, be off. The 1st person plural instead of the 2nd is contemptuous and ironical.

66 13—Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure : That you have made a great mistake in insulting me.

66 14—J'ai de quoi : I have it in my power to . . .

SCENE VIII.

66 20—Aux choses, *for* par les choses.

ACT V.

Scene I.

Page 67 *line* 6—Las! "This adjective, used as an interjection, was not at first invariable; a woman would say, hé, lasse! as in Latin, '*me lassam!*' in hélas the interjection is hé, as in *Hémi, où aurai-je recours!* (R. de Coucy, twelfth century). Lat. *hei mihi.*"—Génin.

68 4—J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête: I might have a convenient evasion in readiness. This is the doctrine of the "restrictions mentales," mental reservations, which the Jesuits were accused of having invented, and which Pascal exposes in his ninth "Lettre à un Provincial."

68 14—Quelque biais plus doux: Some gentler expedient. This meaning of biais is more in accordance with the etymology than the usual one of slant, slope. The word is derived from the Lat. *bifacem*, and is one of the four French words which have lost the medial *ph* or *f* of the original language, the others being antienne, écrouelles, Etienne.

68 17—Gueusant: Begging, a regular beggar—from gueuser, to beg; a more scornful term than mendier.

68 21—Ne voilà pas (*for*, ne voilà-t-il pas) de vos emportemens! Is not that just like your hasty ways!

69 1—Ses apparences: Its counterfeit.

69 3—Le milieu qu'il faut: The happy medium.

Scene II.

69 14—Contre son insolence on ne doit point gauchir: You must not flinch before his insolence. Gauchir (gauche, the left hand) to get out of the straight road, *literally* and *figuratively*; also to warp—ce panneau gauchit, this panel is warped.

Scene III.

70 10—Où je l'ai transféré: Which I have made over to him. It forms an antithesis to d'où je l'ai retiré.

70 12—Le pauvre homme! The incorrigible Dorine cannot help seizing this opportunity of retaliating on her master in his own words. *See* Act I., sc. v.

Page 70 *line* 25—Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui? But what has this speech to do with the present business?

70 26—On vous aura forgé: They most likely have invented for your benefit. Remark the future anterior used here instead of the preterite indefinite *on vous a forgé*, which would be too affirmative.

71 8—Faut-il vous le rebattre aux oreilles cent fois: Must I keep on drumming it into your ears?

71 12—J'enrage: This maddens me.

71 14—Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète: A bad construction is often put on a good action.

72 6—Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point: When the rascal threatens we should not remain inactive.

72 8—Pour moi, je ne crois pas cette instance possible: For my part, I do not believe he can possibly make out a case. *Instance* is here used in the sense of suit, demand.

72 16—A l'orgueil de . . . : On seeing the insolence of . . .

72 24—Je suis bien en état que l'on me vienne voir! A nice humour I am in for seeing anybody!

SCENE IV.

73 2—A monsieur: To your master. The master of the house in France is "monsieur," and the mistress is "madame," for the servants; a wife would say, speaking to them of her husband, "*Où est monsieur?*" they would answer, "*Monsieur est sorti.*"

73 6—Mon abord: *Here*, my presence.

73 10—Pour son bien means at the same time *for his property*, and *for his good*.

73 20—Salut, monsieur: Your servant, sir; *for*, je vous souhaite le salut (welfare).

74 7—Huissier à verge: Usher of the Black Rod; huissier, from Ital. *uscio*, Lat. *ostium*, a door; huissier, a door-keeper, a porter. The office of this functionary was to carry out arrests.

74 11—Signifier l'exploit: To serve the writ.

74 16—Mettre vos meubles hors: Take your furniture away. *Hors* is here an adverb in accordance with its etymology, *foras*, out of doors; we should now generally use *dehors* for the adv., and *hors* for the preposition (except). The change of Latin *f* is very rare in French, but common in Spanish.

Page 75 *line* 1—Pour se vouloir du tout opposer à justice : To wish in any way to resist what is just. *A la justice* would be "to law ;" *à justice* here means "to what is just."

75 11—Et de vous voir couché dans mon procès-verbal : and to have to put down your name in my official report. This use of *coucher* for *inscrire* is obsolete.

75 14—Et ne me suis voulu charger des pièces que pour : And I only was anxious to serve the warrant in order to . . .

75 16—Le moyen d'en choisir qui : The chance of some bailiffs being chosen who. The antecedent of *en* is not expressed but understood.

75 22—Je ferai surséance à l'exécution de l'ordonnance : I will stop proceedings under the writ.

75 30—Du matin : Early in the morning. We should say now dès le matin.

76 6—Je vous conjure aussi, etc. : I beg, sir, that for your part, you will treat me properly, and will not allow me to be in any way disturbed in the execution of the duties of my office.

76 9—Louis : A gold coin of the value of 21 francs 33 centimes of the present French money ; there was also the *louis d'argent*, also called *écu blanc*, worth 3 francs 10 centimes.

76 10—Assener : Originally meant to take aim at, from Lat. *assignare*, viser, but is now used in the signification "to deal a blow."

76 16—Ne vous siéroient pas mal : Would be just the thing for you.

SCENE V.

77 1—Tout ébaubie : Quite thunderstruck. Prefix é, and baubi, Lat. *balbus*, stammering.

SCENE VI.

78 1—Du crime qu'on vous donne : Of the crime imputed to you. From the Latin expression, *dare crimen alicui*.

SCENE VII.

78 22—Tout beau : Gently, sir, gently.

78 23—Gîte : Your lodgings. Substantive form from the Old Fr. verb *gésir*, to lie, of which some parts are still in use ; epitaphs often begin with ci-gît, here lies.

79 3—Je suis appris differs from *j'ai appris*, which would be used now, being a stronger expression.

J'ai appris, I have learnt (but may have forgotten); *je suis appris*, I am learned in. It might be translated here by "I am accustomed to."

Page 80 *line* 2—Pour devoir en distraire: This is a very obscure passage; perhaps it means "to try and deter you from acting as you do," *or*, "not to mention everything," "to be short." Molière must have, like Virgil, often left the hemistich blank, and then have filled the blank up in a hurry as well as possible.

80 8—Demeurer: To delay. English *demur*, Italian *dimorare*, Latin *demorari*.

80 L'exempt: A police officer whose duty it was to apprehend persons against whom a writ had been issued; originally a cavalry officer, *exempt* from ordinary service, who took the command in the absence of the captain and lieutenants; they also commanded the mounted police.

80 22—Chez elle: The antecedent is "âme."

80 28—N'était pas pour: Was not likely to, was not the man to.

80 30—Par ses vives clartés: By his quick perception.

80 —This passage is generally known as "l'éloge de, Louis XIV." The style of it is not good; *ils son, sa*, sometimes refer to the King, sometimes to Tartuffe, the obscure wording of the sentence leaving the reader an open choice between the two. So many improper expressions, such inaccuracy and carelessness would justify the suspicion that this piece of patchwork is not Molière's own. Molière may have entrusted the idea and execution of it to some verse-makers among his brother actors. This would explain the presence of this very incongruous passage in a comedy which has the highest claim to good style of all of Molière's plays.

RANKEN & CO., Printers, Drury House, St. Mary le-Strand, W.C.



